

LES MONSTRES "SUCRÉS"

# L'ÉCRAN

Afrique du Nord, le moins cher de tous 20 F par avion : 23 fr.  
Suisse : 10 fr. 50 LES HEBDOS DE CINÉMA  
Belgique : 5 fr.

français

N° 134 : 4 Janvier 1949

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★ DÉFEND LE CINÉMA FRANÇAIS



Les amours sauvages de Gregory Peck et Jennifer Jones dans "Duel au soleil"

(Voir l'article) en page 11



# ANASTASIE ANESTHÉSIE LA LIBERTÉ !

EN date du 6 décembre 1948, le Journal officiel a publié un arrêté aux termes duquel « la représentation et l'exportation des films publicitaires et des films destinés à des représentations non commerciales sont subordonnées à l'obtention d'un visa de censure ».

On ignore encore le nom de l'obscur gatte-papier qui a pondu cet inénarrable arrêté, signé aveuglément (du moins nous le supposons) par neuf ministres — dont le président du Conseil en personne — mais il mérite de passer à la postérité, non sans être passé auparavant sous la douche...

Cet arrêté est absolument insensé, inapplicable, et constitue une atteinte flagrante à la liberté des citoyens du pays dans lequel nous essayons de vivre.

## La censure au Cadocin

Tout film publicitaire projeté hors programme, « notamment pendant les entractes » (précise l'article 21 de l'arrêté) devra donc avoir un visa, c'est-à-dire être immatriculé au registre public de la cinématographie et payer la taxe proportionnelle au métrage du film.

Nous nous sommes renseignés auprès des producteurs de films publicitaires, chose que n'a certainement point faite l'auteur de l'arrêté du 6 décembre, et voici comment se pose le problème pratique :

Nous réalisons, en France, trois à quatre mille petits films publicitaires par an, qui, projetés pendant les entractes, devront être, par conséquent, soumis au visa.

Le nombre total des copies de films publicitaires en circulation permanente est de 10.000.

Selon les contrats des annonceurs, les copies reviennent chaque semaine à Paris où elles sont démontées puis reconstituées. Certaines annonces sont supprimées, remplacées par d'autres, et le film est remis ensuite en circulation pour servir la semaine suivante, et ainsi de suite.

Il s'agit donc, pour la censure, de « visionner » d'abord les 10.000 copies en circulation, et ensuite les trois ou quatre mille films fabriqués par an.

En « visionnant » huit heures par jour, il faudrait environ un an à la censure pour venir à bout de ce travail gigantesque. Si l'arrêté était appliqué à la lettre — et il n'y a aucune raison pour qu'il ne le soit pas — la commission de censure devrait donc suspendre pendant un an tous les visas délivrés aux films de long métrage pour censurer uniquement le stock actuel des films publicitaires en circulation.

Au surplus, cet arrêté condamnerait le film publicitaire qui, tout de même, remue plusieurs centaines de millions par an.

En effet, non seulement le prix de revient des films publicitaires serait augmenté par la taxe proportionnelle, mais les délais demandés pour l'obtention des visas décourageraient les annonceurs. Ceux-ci, en effet, se décident brusquement la plupart du temps à passer leurs ordres et exigent que leur publicité soit projetée le plus vite possible. Au moment de Noël, par exemple, ils commandent leur film quinze jours ou trois semaines à l'avance. Or la demande de visa doit être légalement déposée quinze jours à l'avance au Centre National du Cinéma et le visa ne serait accordé — en mettant les choses au mieux, et après résorption du stock existant — que quinze jours au plus tard, donc un mois après la réalisation du film.

Les annonceurs renonceraient donc à leur publicité de Noël qui, commandée en novembre, risquerait de passer fin janvier... et à condition que le visa soit accordé.

Enfin, l'idée même de soumettre les films publicitaires à un aréopage qui a pour mission de dépister les films susceptibles d'atteindre aux bonnes mœurs ou de troubler l'ordre public est absolument démentielle.

Que l'auteur de l'arrêté nous cite un

Ce sont des millions que, du jour au lendemain, la Fédération des Ciné-Clubs devra déboursier pour avoir le droit de projeter ces films à ses adhérents. Comme elle n'est pas en état de le faire, elle devra se borner à ne projeter que des films en exploitation commerciale régulière ce qui va à l'encontre même des buts poursuivis par les ciné-clubs qui sont de montrer à leurs adhérents une anthologie des films de qualité, réalisés depuis les origines du cinéma.

Volonté pour les ciné-clubs. Les amateurs, eux aussi, se trouvent soumis au décret dans la mesure où leurs films dépassent le cadre familial.

L'avant-garde qui, actuellement, se réfugie dans le 16 mm. pour chercher à frayer des voies nouvelles au cinéma — l'expérience d'Alexandre Astruc en est un exemple — sera désormais taxée, censurée, c'est-à-dire bâillonnée, ligotée et étouffée.

Censure sur les films médicaux qui transformeraient rapidement la salle de projection de la rue de Lübeck en un réjouissant vomitorium où les membres de la commission de contrôle, au cœur d'airain, mais à l'estomac fragile, pourrissent à donner à cœur joie.

Censure sur les films scientifiques ou techniques. Le docteur Commandon devra soumettre ses infusoirs aux membres de la censure, au cas où ceux-ci seraient susceptibles de troubler l'ordre public ou, par leur bizarre système de reproduction, d'atteindre aux bonnes mœurs.

Taxe et censure sur les films d'enseignement, sur les films réalisés par l'éducation nationale, qui se censurera ainsi elle-même, de même que sur les films militaires et les films de propagande intéressant la santé publique.

Taxe et censure sur les films industriels, et sur les films de propagande confessionnelle, qu'ils soient réalisés par des catholiques, des protestants ou des anabaptistes, dont c'est le droit tout de même, de faire leur propagande par le cinéma au même titre que par voie de presse, par le livre ou par affiche si ça leur chante.

## La censure à l'infusoire

Passons maintenant aux films non commerciaux visés par l'arrêté du 6 décembre.

Voici l'article 3 de l'arrêté :

« Sont réputés films destinés à des représentations non commerciales, les films présentés comme tels à la Commission de Contrôle (censure) et faisant l'objet d'une exploitation non commerciale. Echappent toutefois aux dispositions du présent arrêté les films projetés dans des réunions privées au domicile des particuliers. »

Notez, en passant l'admirable définition du film non commercial que, depuis quinze ou vingt ans, divers organismes et les délégués à la section cinéma de l'O.N.U. en dernier lieu, cherchent à définir sans y parvenir.

L'auteur de l'arrêté a surmonté la difficulté d'un seul coup, d'un seul : un film non commercial est un film présenté comme tel à la commission de contrôle. Et voilà !

C'est l'œuf de Christophe Colomb.

Notez également, dans ce court article, l'exception faite pour les films projetés au domicile des particuliers.

Echappent par conséquent à l'arrêté les films pornographiques qui, eux, attentent aux bonnes mœurs et qui sont soumis à censure. Passons.

Ces films non commerciaux groupent donc les films scientifiques, chirurgicaux, techniques, d'enseignement, d'amateurs et de propagandes diverses : politiques, confessionnelles, etc.

Il en existe des milliers et des milliers : des courts, des moyens, des longs et des intermédiaires. Et quand nous disons plus haut qu'il faudrait deux ou trois ans pour les censurer, nous étions certainement au-dessous de la vérité. C'est probablement cinq ou six ans qu'il faudrait à la Commission pour les voir tous et leur délivrer le précieux visa.

En outre, cela signifie la mort et l'arrêt quasi total de tous les ciné-clubs.

En effet, tous les « Charlot » et autres « Pécari » du rail, ou films de long métrage retirés de la circulation commerciale et projetés dans les ciné-clubs devront avoir dorénavant un visa selon cet arrêté et par conséquent payer la taxe proportionnelle.

arrêté dont l'auteur, de fou qu'il était, comme nous l'avons démontré dans la première partie de cet exposé, s'avère un fou dangereux dans la seconde.

Au surplus, quelle peut être l'attitude des membres de la corporation cinématographique représentés à la commission de censure devant ces films qu'ils ne doivent d'ailleurs juger que sur les seuls critères de l'ordre public et des bonnes mœurs ?

Les représentants des metteurs en scène, des scénaristes, des producteurs, des distributeurs, des exploitants, des ciné-clubs et des critiques ne sauraient, de par leur mandat même, prendre une position à l'égard de films qui peuvent plaire à certains membres ou déplaire à certains autres membres des syndicats qui les ont désignés à la Commission de Contrôle.

Ils devront donc ou les accepter ou les refuser tous : première solution ; ou s'abstenir de prendre position : seconde solution. Dans les deux cas c'est laisser aux fonctionnaires représentants des divers ministères l'initiative des opérations et nous entrons alors en plein arbitraire.

Car, enfin, la déclaration internationale des droits de l'homme adoptée récemment par l'Assemblée générale des nations unies et que la France a signée, dit exactement ceci :

Art. 18. — Toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion.

Art. 19. — Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considération de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit.

Le cinéma est un de ces moyens d'expression et l'arrêté du 6 décembre se trouve en contradiction formelle avec ces deux articles.

Une liberté de pensée, de religion, d'opinion et d'expression soumise à la censure n'est plus une liberté.

L'arrêté burlesque du 6 décembre doit faire, d'après nos renseignements, l'objet d'un recours en conseil d'Etat.

Nous ne doutons pas que son absurdité même, qui le rend inapplicable, ne le fasse rentrer dans ce néant d'où il est sorti. (Nous voulons parler de ces cerveaux qui l'ont élaboré.)

Mais s'il n'en était pas ainsi, c'est à l'O.N.U. qu'il faudrait soumettre le cas pour rappeler au gouvernement français les principes mêmes de la démocratie et de cette liberté humaine qu'il est chargé de défendre.

Et non d'anesthésier par voie d'Anastasia.

## L'ECRAN FRANÇAIS

## Les Ciné-Clubs à travers la France

PROGRAMMES COMMUNIQUES PAR LA F.F.C.C.

### PARIS ET BANLIEUE

MARDI 4 JANVIER

NEUILLY (Trianon) 20 h. 45 : Les Visiteurs du soir. — LEVALLOIS-PERRET (Le Familial) : 20 h. 45 : Poil de carotte. — LE VESINET (Médico-Cinéma) : Quatre pas dans les nuages. — COLOMBES (Columbia) : Le Roman d'un tricheur. — C. C. CINEUM (Musée de l'Homme) : Naissance du Cinéma. — C. C. 46 (Delta) : 20 h. 45 : Païsa. — SAINT-OUEN (Lumières) : Gala Charlot n° 2. — SAINT-GERMAIN (Le Régent) : Les Visiteurs du soir.

MERCREDI 5 JANVIER

C. C. DE L'A.P.A. (6, rue Charles-Hermite, 18°) : Le Jour se lève. JEUDI 6 JANVIER C. C. DU CENTRE UNIVERSITAIRE (Cluny Palace), de 13 à 20 h. : Le Million ; La Tour. — C.C. CINEUM (Marceau Chaillet) : Les Burlesques. — C. FRANÇAIS DU CINEMA (Musée de l'Homme) : 20 h. 45 : L'Ombre d'un doute.

VENDREDI 7 JANVIER

C. C. DU VENDREDI (21, rue Yves-Toudic), 20 h. : Les Burlesques. — C. C. RENAULT (Maison de l'Homme) : Festival Buster Keaton.

SAMEDI 8 JANVIER

C. C. DE LA CHAMBRE NOIRE (Sèvres-Pathé) : Jour de colère.

### PROVINCE

MERCREDI 5 JANVIER

EVREUX (Novelty) : 20 h. 45 : Les Anges du péché. JEUDI 6 JANVIER

MULHOUSE (Cinéma Odéon) : 20 h. 30 : Vampyr, Le Vampire. — NICE (Le Familial) : Les Dieux du stade. — GRENOBLE (Jou-nestor) : Moderne-Cinéma : Le Diable blanc. — SAINT-HILAIRE (Sanatorium) : Avant-garde.

VENDREDI 7 JANVIER

COUTANCES : Le Chemin du ciel. DIMANCHE 9 JANVIER

ANGERS (Palace) : Le Cuirassé Potemkine ; Le Train Mongol. — CAHORS : La Passion de Jeanne d'Arc. — NANCY (Nancéac), 21 h. : Jour de colère. — TOULON (Cinéma Mirabeau) : Les Dieux du stade. — AMIENS (Picardy) : Lumière d'été.

LUNDI 10 JANVIER

BIARRITZ (Majestic-Biarritz) : 21 h. : Monsieur Coccinelle. Maillot. — NEVERS (Rex) : 21 h. : Au loin une voix. — EPINAL (Majestic) : 17 h. 30 : Les Bas-fonds.

MARDI 11 JANVIER

CHALONS-SUR-MARNE (Roxxy) : 20 h. : Le Ciel est à vous. — BEAUVAIS (Beauvoisine) : Le Chemin du ciel. — C. DE NANTES : Avant-garde. — LE MANS (Rex) : Extase. — LE CATEAU (Sélect-Cinéma) : La Fin du jour. — MARSEILLE : Les Dieux du stade. — LILLE (Idéal-Cinéma) : 20 h. : En gagnant mon pain. — SAINT-FEYRE (Sanatorium) : L'Étrange M. Victor.

Il y a en art une facilité des images comme il y a une facilité des pensées : les premières venues sont rarement les bonnes. Il faut toujours aller plus loin que le premier abord, pour redécouvrir l'évidence, et au-delà de l'immédiat, pour retrouver la simplicité.

Le thème de la mine incite d'emblée à un pittoresque qui n'est que de surface : les gueules noires, le p'tit quinquin, le casque rond, le dédale des galeries — oui, tout cela est, si directement vrai, si saisissant, si saisissable. Mais il faut creuser plus avant. J'aime le très beau film de Louis Daquin et Vladimir Pozner parce qu'ils ne se sont pas bornés aux apparences.

Le chef-d'œuvre de Louis Daquin est aussi le film qui lui présentait sans doute les plus difficiles problèmes à résoudre.

# LE POINT DU JOUR

par Claude ROY

Tout ce qui frappe le regard, l'œil de Daquin et la caméra d'André Bac ont su le saisir avec une force admirable. Le Point du Jour est d'abord un document sur ce tous-les-jours des mineurs qui est un toutes-les-nuits. Le terrible horizon des puits et des terris, les masques incrustés de charbon où seuls restent vivants les yeux, la menaçante, obscure profondeur des galeries où l'homme courbé fait corps avec son marteau-piqueur, l'atrocité étirement d'un long mur gris sous le ciel gris, la toile cirée d'une table où est posé un pain, une cafetière et un sucre, près d'une cuisinière qui ronronne — non, ce n'est ni Rembrandt, ni Goya, ni Chardin — l'est la vie des hommes, belle comme Rembrandt, Goya ou Chardin. On ne peut jamais rester hors de ces images, il nous faut, de gré ou de force, y entrer. La bande sonore de Tony Leenhardt, d'une perfection rare, conspire à nous faire pénétrer dans cet univers oppressant et véridique. C'est notre voix qui se perd dans le tumulte des machines, c'est notre souffle qui halète dans les galeries étouffantes, ce sont nos mains qui se crispent sur les poignées du marteau-piqueur. Nous ne sommes plus spectateurs. C'est cela, la poésie de la réalité.

Tout ce qui frappe le regard — et tout ce qui frappe au cœur. A peine un récit, poussant cahin-caha sa marche comme notre destin même, dédaignant les belles boucles artificieusement bouclées d'une histoire trop bien nouée, le film de Daquin et Pozner est en vérité un essai. Un essai de réponse à la question-clé de ce temps, plus pressante peut-être qu'elle ne l'a jamais été depuis les temps d'esclavage : pourquoi eux, et pas vous, pas moi ? Libre aux très-subtils et aux très-raffinés, aux métaphysiciens-je-vous-demande-un-peu, aux angoissés du-tréfond-de-

Pas d'éloquence, pourtant, ni d'emphase. Jean Desailly, l'ingénieur, est un grand gros bébé des beaux lingères, talonnant avec bon cœur et candeur à la recherche d'une réponse qui se confond encore un peu pour lui avec les faux-semblants du paternalisme, ou de la bonne volonté de celui qui va-au-peuple. Jean-Pierre Grenier est le délégué mineur, avec une simplicité étonnante, l'image d'un de ces hommes nouveaux qui sont les héros de notre temps — bien étonnés s'ils s'entendaient nommer ainsi. Lohé Belon, autre révélation du film, met un art attentif à être gauche comme l'innocence, laide comme

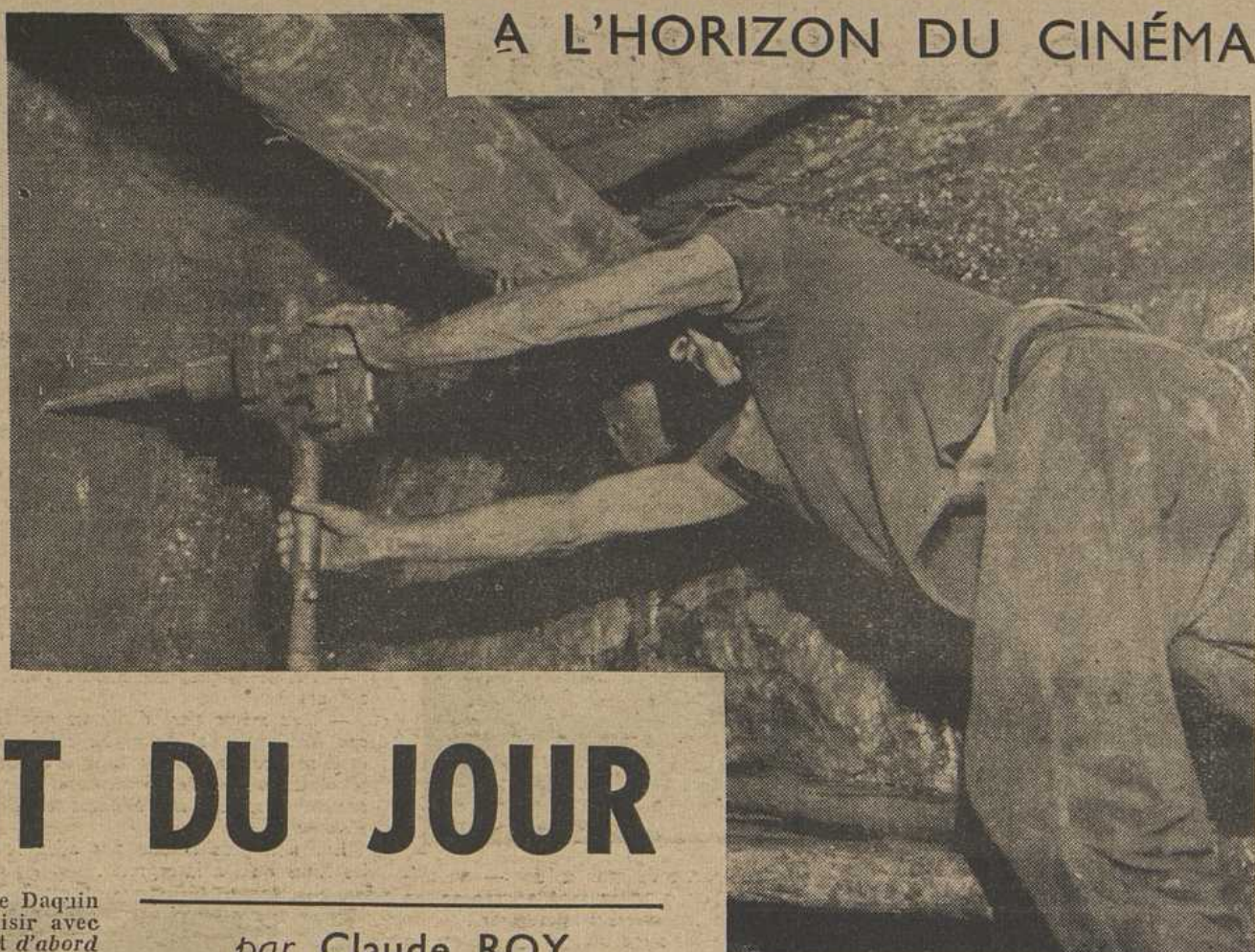
le travail, douce comme la bonté, belle comme la pureté. Elle esquive tous les périls d'un rôle dangereux, la sentimentalité, la romance, la fletchisme, le côté hirondelle-du-carréau. Elle est simplement (c'est toujours le mot qui revient quand on pense à ce film) l'image de la grâce à qui est refusée la grâce, l'incarnation terrible et tendre de l'injustice de tous les jours. Autour de ces trois acteurs qui ont réalisé le miracle de ne plus l'être, René Lefèvre, Marie-Hélène Dasté et leurs camarades sont un vieil ingénieur, une mère, un petit garçon de la mine, une trieuse, un porion. Ils n'ont jamais été autre chose.

On ne songe plus, devant Le Point du Jour, aux théories ni à l'esthétique, à se demander s'il s'agit de réalisme ou de stylisation, de document ou de transposition, à chercher à définir la manière dont les choses sont dites. A chaque minute, on compatit, c'est-à-dire qu'on sent avec, qu'on vit avec, qu'on pâtit avec les hommes du monde noir, sur qui il faudra bien que brille, enfin, le point du jour.

Après le travail, voici le « délégué » Jean-Pierre Grenier (sans Hussenot).

Le petit galibot Guy Fargis et son metteur en scène Louis Daquin (à droite), qui lui donne un instant la réplique.

## A L'HORIZON DU CINÉMA



(Photo « Charbonnages de France ».)

Le saisissant visage de René Lefèvre sous l'éclairage de la lampe Davy.

(Photos Paul PAVIOT.)



Le petit galibot Guy Fargis et son metteur en scène Louis Daquin (à droite), qui lui donne un instant la réplique.

Après le travail, voici le « délégué » Jean-Pierre Grenier (sans Hussenot).

le travail, douce comme la bonté, belle comme la pureté. Elle esquive tous les périls d'un rôle dangereux, la sentimentalité, la romance, la fletchisme, le côté hirondelle-du-carréau. Elle est simplement (c'est toujours le mot qui revient quand on pense à ce film) l'image de la grâce à qui est refusée la grâce, l'incarnation terrible et tendre de l'injustice de tous les jours. Autour de ces trois acteurs qui ont réalisé le miracle de ne plus l'être, René Lefèvre, Marie-Hélène Dasté et leurs camarades sont un vieil ingénieur, une mère, un petit garçon de la mine, une trieuse, un porion. Ils n'ont jamais été autre chose.

On ne songe plus, devant Le Point du Jour, aux théories ni à l'esthétique, à se demander s'il s'agit de réalisme ou de stylisation, de document ou de transposition, à chercher à définir la manière dont les choses sont dites. A chaque minute, on compatit, c'est-à-dire qu'on sent avec, qu'on vit avec, qu'on pâtit avec les hommes du monde noir, sur qui il faudra bien que brille, enfin, le point du jour.

**Samedi 8** • **Dimanche 9** • **Lundi 10** et JOURS SUIVANTS

**VISITEZ L'EXPOSITION PERMANENTE AU SALON DE LA TSF**

**142 RUE MONTMARTRE**

METRO: BOURSE - LIGNES D'AUTOBUS

**SEUL EN FRANCE LE SALON DE LA TSF**

PRÉSENTE À DES PRIX HONORABLES

**800 DERNIERS MODÈLES DE POSTES...**

...de Meubles Radio-Phonos-Télévision

**DES PLUS GRANDES MARQUES**

**VENTE SUR PLACE AVEC TRÈS LONGS CRÉDITS**

**"SANS FORMALITÉ"**

REPRISE DES ANCIENS POSTES

OUVERT TOUTS LES JOURS DE 9 H A 20 H



# Les vedettes vont-elles au cinéma?

ELLES en font, c'est sûr. Mais les vedettes vont-elles au cinéma ? Aiment-elles voir et revoir les films qu'elles ont illustrés ? Préfèrent-elles les projections privées, et les corporatives, ou les séances publiques ? Dans ce dernier cas, quelles sont les réactions des spectateurs qui les reconnaissent ? Fréquentent-elles les Ciné-Clubs ? Telles sont les questions, et quelques autres, que nous sommes allés poser à nos étoiles.

(Une enquête de René THEVENET.)

Pour Simone Renant, le spectacle est dans la salle...

SIMONE RENANT nous reçoit dans son merveilleux domaine de l'avenue Kléber. Une grille en fer forgé ouvre sur un salon meublé en moderne avec un goût très sûr. Beaucoup de livres, des revues : on remarque au hasard *L'Histoire du Cinéma*, de Charles Ford et René Jeanne, *Fontaine*, *La Pensée*, *Les Cahiers de la Pléiade*. C'est très éclectique.

— Allez-vous au cinéma, Simone Renant ?

— Quelle question ! Bien sûr... quand j'en trouve le temps.

— Qu'avez-vous vu récemment ?

— *Sept ans de malheurs* que j'adore ; *D'Homme à Homme* que j'aime beaucoup ; *L'Angle à deux têtes* que je trouve fort intéressant (mais en marge du cinéma) ; *Les Assassins sont parmi nous*, que je n'aime pas du tout.

— Qu'avez-vous manqué ?

— Je ne me pardonne pas de n'avoir pas vu lorsqu'ils passaient à Paris, les principaux films de la jeune école italienne : *Sciuscià*, *Rome, ville ouverte*, *Paisà*, etc., mais j'ai vu *Vivere in Pace* et je trouve cette bande admirable.

— Allez-vous voir « vos » films ?

— Oui. Je dirai même que je vais les revoir. C'est ainsi que j'ai profité de la reprise de *Domino* au Cinéma des Champs-Élysées pour aller revoir cette bande. En l'occurrence, je dois dire que je « me suis » dégoûté !

— Mais, en général ?

— En général, comme j'aime aller au cinéma incognito, au cours de séances publiques, j'éprouve toujours un sentiment de peur irréductible lorsque je vois apparaître mon nom au générique.

— « Vous le dirai-je ? » ajoute Simone Renant, quand il s'agit d'un film dont je suis l'une des interprètes, ce n'est pas



ça fait partie de mon métier — un métier où l'on a toujours à apprendre, en regardant les autres le pratiquer.

Il aime lui aussi voir « ses » films en séances publiques (« j'ai horreur des présentations corporatives où tout le monde vous dit « bravo » ») mais il ne va jamais les revoir, sauf *La Boîte aux Rêves* qui est pour lui une boîte à souvenirs sentimentaux, une histoire qu'il a, rappelle-t-il, en partie vécue avant de la jouer.

— Les spectateurs vous reconnaissent-ils ?

— Pas toujours, me répond Frank Villard... On m'a pris plusieurs fois pour Jacques Dumesnil !

Jacques Dumesnil :

« Je manque de temps »...

JACQUES DUMESNIL, auquel je raporte ce mot, s'amuse beaucoup.

— Voilà qui est drôle ! me dit-il. Il m'est arrivé une aventure semblable.

Alors que j'assistais à la projection d'un film de Stroheim dans un Ciné-Club nicois, je vois arriver à l'entrée le repor-

ter-photographe d'un journal local qui m'aborde en me demandant de faire « une lampe » sur la tête, que je plongeais alors dans le papier d'argent d'un « esquimaux ». Comme j'acquiesçais, il ajouta :

« ...C'est curieux : une personne était venue nous signaler la présence de Frank Villard dans cette salle, et c'est vous que je trouve ».

— Allez-vous voir les films qui sortent à Paris ?

— Autant que je le puis. Quand je tourne et joue à la fois, cela ne m'est guère possible. Et en ce moment même les 107 minutes, que je viens d'interpréter au Théâtre Montparnasse, ne m'ont pas laissé le temps de voir les dernières nouveautés — mis à part *Hamlet* que je considère comme un chef-d'œuvre de l'art cinématographique.

— Parmi les plus anciens, où vont vos amours ?

— ...au même titre d'ailleurs que *Citizen Kane* que j'ai pu revoir ces jours-ci et dont j'admire autant la mise en scène révolutionnaire que l'interprétation. J'ai beaucoup aimé aussi *Sciuscià* et *Breve Rencontre*.

Lui non plus n'aime pas aller revoir les films qu'il a interprétés.



— C'est assez douloureux, m'explique-t-il. On se sent terriblement démodé. Mais il garde un faible pour *L'Empreinte du Dieu*.

(A suivre.)

## LES AMIS DE L'ÉCRAN

C'est un cinéphile ou plutôt deux cinéphiles qui vous écrivent, deux frères qui n'ont pas lâché l'écran français et s'efforcent de le faire lire et apprécier par leurs camarades, mais ce sont deux fils d'ouvriers et aussi ne peuvent-ils vous adresser que cette modeste souscription.

JACKY et CELOU, cinéphiles à Montfavet.

Et Jacky et Celou « cinéphiles » ont joint cent francs à la lettre dont nous publions cet extrait. Cette lettre, nous l'avons choisie entre toutes celles que nous avons chaque jour la création des Amis de l'Ecran, parce qu'elle nous a paru être une des plus touchantes.

Que tous les lecteurs de l'Ecran français imitent Jacky et Celou, qu'ils ajoutent leurs noms à notre liste de souscription et diffusent notre journal autour d'eux. Que ceux qui le peuvent s'abonnent et fassent abonner leurs amis.

Nous vous remercions à cet effet que, malgré le passage à 20 francs de chaque numéro de l'Ecran français...

...Le prix de nos abonnements restera maintenu jusqu'au 31 janvier, soit :

Trois mois : 190 fr. - Six mois : 360 fr. - Un an : 700 fr. - Etranger, six mois : 650 fr. - Un an : 1.200 fr.

HATEZ-VOUS

Vous nous aiderez et vous ferez une économie

L'« Ecran Français », 18, rue du Croissant, Paris (2<sup>e</sup>). Compte c. p. : Paris 5067-78.

## SIX JOURS ET UN DIMANCHE

Après dix ans de silence, Claude Vermorel tournera au Gabon deux films en six mois



CE CLOCHARD PITTORESQUE, accablé au parapet, qui médite en fixant l'eau verte sombre, est, en réalité, un journaliste. Tel est, du moins, le nouvel aspect qu'a emprunté René Dary dans « l'inconnue n° 13 », dont Jean-Paul Paulin tourne actuellement les extérieurs à l'île d'Orléans de Villeneuve-Evrand, après avoir promené la caméra aux Mâles, sur les quais de la Seine, dans les grandes maisons de couture. Au cours d'une enquête sur les clochards, le reporter René Dary rencontre un enfant de l'Assistance publique, parti seul à la recherche de sa mère disparue depuis bien des années. Après de longs efforts, ils finissent par retrouver celle-ci grâce à une jeune interne, Marcelle Derrien.

Pierre Louis, Marc Lussac, Mady Berry, Janine Miller entourent René Dary dans « l'inconnue n° 13 » qui est réalisée entièrement en extérieurs



Michel Simon et Ch. Dorat dans « Jeunes filles de Paris » de Vermorel.

## JEAN DELANNOY REMET "LE SECRET DE MAYERLING" EN SCÈNE... ET EN QUESTION

JEAN MARAIS est maintenant le héros des mises au point historiques ; après *L'Angle à deux têtes* (où la légende, il est vrai, gardait largement ses droits, et où lui perdait ses cheveux), *Le Secret de Mayerling*, lui donne, outre une mission d'historien, des cheveux longs et, pour la première fois, des moustaches : Jean Delannoy est le premier metteur en scène à s'être aperçu que Jean Marais avait atteint l'âge d'homme, et à lui avoir confié des rôles d'homme et non des illustrations de « fixation à la mère », comme disent les psychologues. Quel ne diminue en rien la valeur de ses dernières créa-

tion par un homme de main ? Ou l'a-t-on tué accidentellement au cours d'une bagarre ?

Sa vie politique agitée, le dévergondement de sa vie privée et des indices divers et contradictoires justifient toutes ces hypothèses.

Une seule a été retenue, comme il se doit. Il paraît que c'est la plus satisfaisante, mais Delannoy tient à en réserver la surprise. Il n'y a qu'un pas de l'histoire au roman policier.

Marguerite Jamois, l'impératrice, est assise au milieu d'un conseil de princes, de cardinaux et d'évêques, et Jean Marais, en face d'eux, attend qu'elle parle.



Claude Farrel et Dominique Blanchard.

tions, mais marque un tournant de sa carrière.

Charles Boyer avait déjà été Rodolphe. Mais pas le même. Jacques Rémy et Philippe Hériat ont cherché si le double suicide par amour, fin romantique d'un drame raciné, de la première version, était la seule solution possible. Ils ont découvert, après avoir retourné dans tous les sens les documents et leur esprit, mille hypothèses de suicide ou de meurtre. Rodolphe s'est-il suicidé pour des raisons morbides ou parce qu'il avait conspiré contre l'empire ? A-t-il été assassiné par un garde-chasse dont il avait débauché la fille, par Marie Vetsera elle-même, par un oncle ou simplement

« Mon enfant... cette liaison, espérez-vous que je l'approuve ? ». C'est la deuxième fois qu'on répète ce plan, et c'est la meilleure. Rodolphe, après un regard à ce jeu de massacre en grand uniforme, quitte la pièce sans un mot.

L'objet de cette liaison, Marie Vetsera, c'est Dominique Blanchard : « La pureté même », dit Jeannot, et la pureté ne se fabrique pas.

Le couple est entouré par une extraordinaire distribution : Claude Farrel, Silvia Martini, Jane Marken, Daqumine, Vitold, J. Debucourt...

*Le Secret de Mayerling* est une belle promesse.

Jean-Pierre DARRE.

bien que mal le film en prenant des vues d'extérieur de Paris. Or, malgré tous les défauts dus à l'incohérence d'une intrigue dont bon nombre de séquences manquaient à l'appel, *Jeunes filles de Paris*, interprété par Michel Simon, Mireille Ballin, Nadia Sibirskaia, Marguerite Moreno, Gilbert Gil, André Roanne, était une manière de petit chef-d'œuvre — signalons que *Jeunes filles de Paris* fut aussi exploité sous le titre *La Vie n'est pas un roman*.

Pour la première fois, peut-être, avec une telle intensité, le quotidien vivait sur un écran. Le Paris des midinettes, des dactylos et des employés de bureau. Un Paris qui n'était pas recréé par la magie poétique d'un René Clair, par exemple, mais un Paris qui ne cherchait qu'à être lui-même. Un Paris précurseur du Paris sincère de Jacques Becker dans *Antoine et Antoinette*.

Seulement, après une telle aventure, Claude Vermorel était singulièrement dégoûté du cinéma ! Aussi mena-t-il désormais une carrière de dramaturge avec *Jeune avec nous*, *Messaline*, *Thérèse*. En 1942, il fit une exception pour travailler de nouveau avec Gance à l'occasion du *Capitaine Fracasse*. Aujourd'hui, pourtant, Claude Vermorel revient au cinéma : *J'y reviens*, nous dit-il, parce que pour les deux films que je tournerai l'an prochain, je sais que je serai entièrement libre. J'ai moi-même organisé la production. Et je serai mon scénariste et mon metteur en scène. Il n'y a que dans ces conditions là que l'on peut faire véritablement du cinéma.

Les deux films qui marqueront le retour à l'écran de Claude Vermorel, *Les Conquérants solitaires* et *Yao*, seront tous deux tournés au Gabon, dans une exploitation forestière située près de Djolé, sur l'Ogooué. Vermorel prépare depuis un an son expédition au Gabon. Il a été aidé dans son travail par les conseils précieux que lui donnèrent les auteurs des *Paysans noirs*. C'est au mois d'août prochain que la caravane quittera Paris pour Port-Gentil et Djolé. Un studio en bois avec panneaux mobiles (style studio de films muets) sera construit sur place. L'équipe séjournera cinq mois au Gabon.

*Les Conquérants solitaires* présenteront, dans le cadre d'une concession forestière, trois personnages : une femme qui arrive à la colonie où elle s'ennuie, trouver une vie facile, un prospecteur qui hait la civilisation et enfin un administrateur qui, lui, voit la colonie telle qu'elle se trouve être réellement. Drame de trois personnages. Et surtout la mise en valeur de l'œuvre des pionniers et des défricheurs, œuvre trop méconnue. Le rôle de la jeune femme a été écrit par Vermorel pour Claire Maffei. Un rôle très différent d'Antoinette, tout en contrastes dramatiques et où elle pourra prouver sa vraie nature. Alain Cuny trouvera dans le personnage du prospecteur un héros secret et mystique, un héros qui lui collera à la peau.

Dans *Yao*, par contre, il n'y aura pas un seul interprète de race blanche. Il s'agit là d'une légende primitive imaginée par Vermorel, légende qui pourrait

se dérouler aussi bien il y a cinq mille ans qu'avant l'arrivée des premiers blancs. C'est l'aventure et les aventures d'un indigène moins soumis aux traditions et aux coutumes et qui voudrait voir le domaine interdit, le domaine « tabou » de l'eau et du dieu Crocodile. Là, il trouvera une autre peuplade pour qui le domaine interdit, c'est la forêt, cette forêt d'où il vient... Débuts de la civilisation, prémices d'une évolution de l'âme noire.

*Les Conquérants solitaires* et *Yao*, deux thèmes sur lesquels Claude Vermorel pourra s'exprimer librement. Loin des combines qui caractérisent trop souvent les films qui voient le jour dans les bars des Champs-Élysées. Et *L'Ecran français* est heureux de saluer les retours au cinéma d'un de nos plus prometteurs jeunes réalisateurs.

Et aussi et surtout d'un homme qui a préféré se taire durant dix ans plutôt que de s'avilir dans des besognes cinématographiques avec lesquelles il n'aurait pas joué de toute sa liberté d'expression.

Cl. Vermorel

J.-C. T.

FRANÇOIS-PATRICE, sous les traits d'un jeune lieutenant tout frais émoulu de la métropole, interprète « l'Escadron blanc », actuellement en cours de tournage aux confins du Sahara. Vêtu d'un pantalon léger et d'une chemise de toile blanche, il parcourt à dos de méhari les ergs aux sables brûlants des environs d'Adrar.

Dans ce film que réalise René Chanas, le « capitaine » Jean Chevrier, et René Lefèvre, Parisien blagueur et vieux « bédard », commandant à ses côtés l'escadron qui poursuit en plein désert des pillards nomades, luttant contre le soleil, la soif, la fièvre, les Touaregs. C'est le roman de Joseph Peyré qui a fourni le scénario de cette épopée d'une compagnie saharienne.



le film (que je connais bien pour en avoir vu quotidiennement les rushes au cours du tournage, et le montage définitif en projection privée avant la sortie) mais c'est la salle que je vais voir... et entendre.

« Ça fait partie de mon métier », dit Frank Villard...

Au pied de la Tour Eiffel, où il tourne les extérieurs de *Gigi*, Frank Villard m'assure qu'il fréquentait le cinéma bien avant d'en faire. Il se passionnait — comme c'est drôle ! — pour les jeunes premiers américains à séduire moustaches... et pour les films de poursuites :

— Vous savez qu'à mes heures de loisir, et bien davantage qu'acteur, je suis peintre — c'est-à-dire spectateur avant tout.

— Aujourd'hui, ajoute-t-il, je vais au cinéma professionnellement. J'estime que

Bien sûr, dans notre salle de rédaction, nous nous racontons les potins qui circulent dans les studios, et que nous échangeons allégrement entre nous. Mais nous n'y faisons allusion dans nos « papiers » que lorsque vraiment les liaisons sont quasiment officielles.

Tout ceci pour vous dire, en toute objectivité, que la page que « Samedi-Soir » a consacrée dans son dernier numéro aux coucheries des comédiens de l'écran est proprement scandaleuse.

L'artifice qui consiste à les publier sous le titre : « Les mauvaises langues », n'enlève rien au fait que parmi les vingt vedettes dont « Samedi-Soir » révèle au public les amours plus ou moins clandestines, certaines sont mariées, ont des enfants et que le préjudice moral est grave. Au surplus, cette page jette sur la corporation des artistes un discrédit évident.

Je me suis toujours élevé contre ce genre de journalisme de bidet, pratiqué par certains journaux débauchés dans le public à la cadence d'un rouleau de papier à cabinets, comme l'é-

## Découpages par JEANDER

qu'à l'heure actuelle des journaux comme celui-là — et il n'est pas le seul, hélas ! — fondent leur succès et tiennent leur importance et régissent leur importance sur des photos ou des articles que la grande majorité des journalistes réprouve et que la Fédération Nationale de la Presse Française tolère, à défaut d'un statut de la presse que nous attendons en vain depuis la libération.

Les tenanciers de ces journaux ont beau prétendre, comme certains exploitants de salles de cinéma, que « leur public aime ça », je pense que ce n'est pas une raison suffisante.

Si les photos pornographiques, la cocaïne et les films érotiques étaient en vente libre, il y aurait aussi une clientèle...

Je me déclare contre ce journalisme de bidet, pratiqué par certains journaux débauchés dans le public à la cadence d'un rouleau de papier à cabinets, comme l'é-

crivait en mai dernier André Lugnet, président d'honneur du Syndicat National des Acteurs.

Et je pense que ce syndicat serait fondé à attaquer ce journal et à lui réclamer, au nom des vedettes mises en cause, dix, vingt, cinquante ou cent millions de dommages-intérêts, dont le montant pourrait être versé à la fondation de Pont-aux-Dames qui en a justement besoin.

Simple suggestion, évidemment.

Dans son numéro du 16 décembre, notre confrère « La Technique Cinématographique » a publié l'information suivante :

« M. Eric Johnston s'est élevé contre les critiques européennes, faisant preuve de préjugés à l'égard des films américains. A l'avenir, un

comité de presse serait chargé de surveiller les critiques et articles des journaux étrangers ; les auteurs et publications en question seraient mis à l'index ».

Et voilà ! L'ose prétendre que, si M. Johnston pense nous terroriser avec son comité de surveillance, il se fourre son index... dans l'œil.

Une bonne nouvelle : Le service cinématographique de l'armée est supprimé.

Autre bonne nouvelle : il est question que l'I.D.H.E.C. lui succède au Fort d'Ivry, où le S.C.A. avait fait cent vingt millions de frais pour aménager des salles de projections très confortables et des laboratoires modernes.

Au moins, ces cent vingt millions ne seraient pas perdus pour tout le monde.



# HOLLYWOOD

## vu à travers ses communiqués

**IRENE DUNNE** a hérité de sa mère l'habitude de conserver tous les boutons des vêtements hors d'usage... Robert Mitchum adore se livrer lui-même au lavage et au repassage de ses chemises et se vante de le faire à la perfection...

Les journaux regorgent de telles révélations. Quelle en est la source ? D'où viennent les échos sur les coulisses du cinéma ?

Il va de soi que les journalistes ne vont pas toujours en recueillir la substance sur place. Ils ont tout de même d'autres vedettes à fouetter que celles de l'écran. Et d'ailleurs ces échos de « coulisses » sont le plus souvent si peu personnels qu'avec (ou même sans) d'infimes variantes de forme on les retrouve identiques dans plusieurs journaux.

Cette manière de procéder est d'ailleurs parfaitement légitime et conforme à l'usage général. S'il fallait, pour qu'un journal pût rendre compte d'un incendie au Pôle ou d'une tempête de neige en Terre-de-Feu, qu'un de ses envoyés ou correspondants en eût été le témoin direct, il n'y aurait pas de journalisme possible ! Bon gré mal gré, la presse doit s'en remettre aux dépêches des agences d'information. Même pour ce qui a trait aux « coulisses » du cinéma.

Mais ici, ce sont les intéressés eux-mêmes — c'est-à-dire les firmes productrices ou distributrices — qui font fonction d'agences. Les plus importantes possèdent un département « presse et publicité », personnel et permanent. Les autres louent les services de « conseils en publicité » spécialisés, ou bien engagent pour un temps déterminé des « attachés de presse ». Et, nous autres, nous recevons périodiquement des vagues massives de papier ronéotypé ou imprimé célébrant à l'envi les mérites des films et des stars.

Que les firmes fassent la dépense de ces tonnes de communiqués et des salaires qui les rédigent et les traduisent en anglais de lances qu'il y a de pays destinataires est un acte commercial naturel. Que la presse reproduise ces communiqués est un geste en principe désintéressé qui peut donc témoigner du goût supposé ou vérifié du public pour ce genre de littérature. Entre lecteurs-spectateurs et fabricants d'échos de cinéma il y a influence réciproque, plus ou moins complexe qui mérite qu'on s'y arrête.

### La publicité à travers le monde

**D'**ABORD, il est à noter que le teneur, l'esprit et la forme de ces textes de publicité indirecte varient considérablement d'un pays à l'autre.

**France.** — Peu de communiqués. Précisions relatives au sujet du film et à sa distribution. Anecdotes (plus ou moins spirituelles) sur les artistes, le travail et sur les péripéties (plus ou moins exagérées) du tournage.

**Angleterre.** — Monopole quasi-absolu (en ceci comme en toute chose) de l'organisation Rank. Grand luxe de moyennes (bulletin hebdomadaire *Impress*). Mêmes formats qu'en France, avec une tendance plus marquée au « pittoresque à effets ».

**Italie.** — Rares communiqués groupés en dossiers documentaires particuliers à chaque film, très complets et sérieux, et dont la lecture nous permet d'afficher une érudition étonnante.

**Etats-Unis.** — Débauche de textes, de deux sortes : 1° (pour trois ou quatre films seulement) dossiers « à l'italienne », généralement fort bien faits ; 2° échos du type « potins », qui, réunis, constituent un « potin » monstre sur la psychologie hollywoodienne. Car ces échos défilent en série sous, du fond même de leur néant, tourds de sens, et dans leur abondance, riches en révélations involontaires mais précises.

Sur ce point, impossible de battre les Américains. Ils ont inventé une véritable « civilisation du communiqué publicitaire » à nulle autre pareille et qui les trahit sans pitié.

### Ne rien dire pour parler

**U**N E fois sur deux, le problème posé à l'attaché de presse est le suivant : parler à tout prix d'un film à propos duquel il n'y a rien à dire sinon des choses sérieuses qui, comme telles, sont à exclure. De là un terrible harcèlement de l'imagination, auquel nous ne pouvons penser sans une vive compassion confraternelle, et qui aboutit effectivement à ne rien dire pour parler.

Voici la technique. Vous prenez le titre du film à citer et vous le déposez dans un chapeau. Puis, vous notez le nom de la salle dans laquelle il doit « sortir » et la date de cette sortie, et vous jetez le tout dans le même chapeau. Ensuite, et toujours à l'intention du chapeau, vous cherchez un fait se rapportant, non pas au film, puisqu'il

n'y a rien à en dire, mais à la vie privée d'un de ses interprètes, et vous le transcrivez, en le déformant s'il n'est pas assez pittoresque par lui-même. Enfin, vous agitez le chapeau et vous versez le contenu sur la table.

Voici le résultat. Une soi-disant anecdote, d'ailleurs dépourvue d'intérêt, qui fait semblant d'être l'information principale et qui, en réalité, sert seulement de cadre à une information publicitaire glissée en incidente et apparemment accessoire. Aucun lien logique entre ceci et cela, mais le titre a été cité. Le journal et le lecteur tombent dans le panneau. Le premier en faisant de la publicité gratuite (à moins que, fût-il, il ne laisse tomber la publicité pour ne garder que l'information quand il y en a une). Le second, en croyant apprendre quelque chose, alors qu'il s'est simplement laissé encombrer l'esprit d'ingrédients à l'occasion de la lecture d'une réclame.

Exemple : « Hypophyse Glandulaire.

Par **JEAN THEVENOT**

la gracieuse interprète de *Tu veux donc me faire mourir de chagrin*, le grand film de la Navel's Company que le Salobren présente en version originale à partir du 30 février, n'aime pas la confiture.

Et ce n'est pas par hasard qu'il a été choisi de révéler au monde qu'Hypophyse Glandulaire n'aimait pas la confiture, mais parce que ce fait est dans l'une des sept catégories homologuées par Hollywood comme susceptibles de susciter la curiosité et de retenir l'attention du public.

Si vous ne me croyez pas, veuillez prendre connaissance de quelques échantillons réels. Ils ont été choisis dans un dossier ouvert depuis plusieurs années, et reclassés, bien entendu, par catégories (avec, le cas échéant, leurs fautes de français, mais sans la pilule publicitaire chaque fois qu'elle m'a paru plus encombrante que pittoresque).

**1° Les collections.** — Pour le lancement de quelques films R.K.O. nous avons eu l'avantage d'apprendre que Shirley Temple collectionne les poupées (1.600 modèles), Cary Grant les verres de Venise (authentiques), Robert Ryan les mégots, Henry Fonda les pipes. « Mais le point est que le fameux acteur ne fume pas. » (Ce qui lui évite la tentation de dévaliser Robert Ryan.)

**2° Superstitions et manies.** — « Cary Grant a horreur de ce qu'un inconnu soit stationné immédiatement derrière lui. Ethel Barrymore, par contre, refuse de tourner si quel que soit se trouve placé devant elle, ce qui est étrange pour une transfuge de la scène. Myrna Loy craint les objets qui pourraient tomber d'en haut et fait toujours vérifier si les ampoules électriques et les projecteurs sont solidement attachés. Rosalind Russell souffre de claustrophobie et refuse de se servir d'ascenseurs. Lauren Bacall a une horreur panique des chats, tandis que Anne Jeffreys les adore et exige d'avoir au moins un exemplaire de sa collection d'angars dans sa loge. Pat O'Brien, fumeur de cigare invétéré, transporte toujours avec lui une petite pince servant à découper le bout de son cigare afin de pouvoir le faire durer plus longtemps. »

Elizabeth Scott est convaincue que le chiffre 13 lui porte bonheur, « pour la raison toute bête que son nom comporte 13 lettres. Et l'on dit qu'elle s'est promise de n'épouser qu'un homme dont le nom comporterait également 13 lettres. Combien parlez-vous qu'elle ne tiendra pas parole ? » (C'est que cette histoire a été fabriquée de toutes pièces ? Parmi d'autres. On y sent si bien percer le rédacteur aux abois qui épêche les noms et les dates et qui, relevant certaines coïncidences, se dit : « Tiens ! Si je lui faisais dire ça... »)

**3° Maladies et situations assimilées** (une seule citation mais intégrale et qui permettra de contrôler la parfaite vraisemblance de mon propre communiqué concernant *Tu veux donc me faire mourir de chagrin*). — « Jean Peters, la nouvelle révélation des studios 20th Century-Fox, que l'on verra dans *Eaux profondes* et *Capitaine de Castille*, vient de subir une légère opération chirurgicale : une dent de sagesse qui poussait mal. »

**4° La mode et ses à-côtés.** — Ici, l'anthologie deviendrait floue. Il y a les tragiques dilemmes du new-look, les incessants changements de couleur des cheveux, les menus régimes et recettes « pour garder sa ligne » (cette fois par exemple, confesse Paulette Goddard, je renonce à toute sucrerie. » Quel cran !) Il y a les sports bénéfiques et les « balconnets ». Un seul exemple suffira à caractériser l'urgence des communications qui sont habituellement faites à propos de ces problèmes primordiaux. « La coiffure de Hedy Lamarr, c'est la M.G.M. ne nécessite pas de soins compliqués. Elle n'en confie le soin à personne qu'à elle-même. Elle emploie un shampoing à l'huile et rince avec application. Puis elle sépare les cheveux par une raie médiane, les ramène en arrière et en enroule l'extrémité autour de deux de ses doigts. Et c'est tout. Hedy Lamarr sèche ses cheveux au soleil et n'emploie jamais de brillantine. Par contre, elle recommande d'user le plus fréquemment de la brosse. Chaque soir, en partant de la raie médiane, elle brosse vingt fois à gauche et vingt fois à droite. »

**5° La gourmandise, les « passions », et les animaux-bons-pour-le-standing.** — Toutes choses présentées le plus souvent sous forme d'échos. « Lorraine Day, née dit-on avec Cary Grant du film R.K.O. Mr. Lucky, qui sortira bientôt au Marbeuf et au Marivaux, avoue n'avoir qu'un défaut : la gourmandise, et les gâteaux à la crème sont, assure-t-elle, les mets qu'elle préfère. » « Joseph Cotton, vedette avec Loretta Young (Oscar 1947) du film R.K.O. qui sort actuellement dans quatre salles parisiennes, Ma femme est un grand homme, avoue n'avoir qu'une passion au monde : la pêche au lancer. » (Coup double, ici, puisque le nom de Joseph Cotton a, tout natu-

(Avec la collaboration involontaire de « ESQUIRE ».)

rellement, permis d'évoquer l'Oscar de Loretta Young.) « Il est curieux de savoir que Lorraine Day qui tient le rôle principal dans le film R.K.O. Le médaillon, est une fervente amatrice de fêtes foraines et, plus particulièrement, des chevaux de bois, elle qui est une écuyère accomplie. » « Le rêve d'Anna Scaglie, la jolie interprète du film R.K.O. Mardi-Gras, que l'Elysée-Cinéma présentera en version originale à partir du 4 août, est de posséder un éléphant. Mais, précise-t-elle le plus sérieusement du monde, je dois d'abord lui acheter une forêt... » Et de barrir ! « L'acteur britannique Francis L. Sullivan, qui tient un rôle de premier plan dans le film en technicolor, Jeanne d'Arc, après d'Angelet Bergman, a apporté de Londres à Hollywood une boîte perdue de petits trous et qui contenait deux tortues qu'il ne voulait pas laisser en Angleterre, de crainte, dit-il, qu'elles meurent de chagrin. » (Ceci étant la seule information communiquée à cette époque à propos du film supervisé par le R.P. Donceur. Information qui prouve, il est vrai, que depuis Jeanne d'Arc, les Anglais sont devenus plus sensibles. « Celeste Holm, Oscar pour sa création dans *Le mur invisible*, avait été récemment victime de cambrioleurs. Elle vient de faire l'acquisition de deux superbes bergers allemands qui, elle l'espère, effrayeront les visiteurs nocturnes qui pourraient être tentés par son nouveau cottage. » (Pourquoi aussi avoir opté pour le mur invisible au lieu du Rideau de fer ?)

**6° Exploits sportifs, vacances, voyages, déménagements, etc.** — « Claire Trevor est une bridgiste acharnée en même temps qu'une virtuose de l'aquaplane. » « La blonde Virginia Mayo vient d'accomplir à Saint-Louis des prouesses équestres dans une série de rodéos. » « Pour devenir célèbre, Randy Stuart va habiter à l'hôtel. »

**7° Etudes, violons d'Ingres, vocations annexes, talents culinaires, activités** (Lire la suite page 14.)

Un petit rôle dans « Premier rendez-vous » (1941).

**M**ESDAMES ET MESEMOISELLES, qui pensez nuit et jour à ce jeune dieu blond, vous dont l'ambition est de l'approcher (ne serait-ce que pour lui arracher les boutons de son veston), et aussi vous tous pour qui le jeune premier est une marchandise qui n'a rien à voir avec le cinéma-en-tant-qu'art, j'ai bien peur que vous vous fassiez une idée fautive de Georges Marchal.

Car vous pensez : *J'aime Georges Marchal* (si vous ne l'aimez pas la question ne se pose pas) *parce qu'il est beau, parce qu'il est blond.* Mais si vous pensez cela, c'est que vous n'aimez pas vraiment Georges Marchal. Du moment que vous dites : *Il est beau, il est blond, c'est que vous croyez : Il est seulement beau, il est seulement blond.*

Et les méchantes langues ajouteront que Georges Marchal cultive sa vocation de « jeune premier ». Que, pour lui, le cinéma n'est qu'un moyen de plaisir aux jolies filles. Et cela en se promenant tout simplement sur un écran.

Non. D'abord, il n'est pas si facile que cela de se promener sur un écran. Ensuite, Georges Marchal n'est pas un « jeune premier ». Ou tout au moins exclusivement.

Qu'est-ce que le cinéma, pour Georges Marchal ? Une aventure de plus dans une vie d'aventures. Pour lui, le cinéma est un des reflets de la vie. Et si Georges Marchal n'est pas un « jeune premier », c'est qu'il n'y a que deux sortes de jeunes premiers. Et qu'il n'en est point.

Les uns disent : *Moi, je suis beau.* Les autres, au contraire : *La beauté, quel fardeau ! J'aimerais tant jouer les monstres !* Or Georges Marchal n'appartient à aucune de ces deux catégories.

Il joue parce qu'il a envie de jouer. Il joue parce qu'il est franc. Vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis de la vie. C'est pour cela qu'il a quitté la Comédie-Française : il y a dans la Maison de Molière trop de comédiens qui se prennent pour des comédiens. Et vivre pour le théâtre vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ce n'est pas vivre.

Alors, la vie de Georges Marchal c'est une suite de rendez-vous avec l'aventure. Depuis ce 10 janvier 1920, où Georges-Louis Marchal venait au monde en Meurthe-et-Moselle. A l'âge de six ans, il péchait et il chassait déjà. A dix ans, il jouait au vagabond dans la campagne lorraine. Et un beau jour il est devenu vagabond pour de bon : braconnier, aide-boulangier, coureur motocycliste, vendeur aux Halles, condorcin, etc. Un aventurier qui se nourrissait de Gide, de Malraux et de Montherlant.

Et il n'avait pas dix-neuf ans lorsqu'il tournait son premier film : *Fausse alerte*. Donc, mesdames et mesdemoiselles, ne cherchez pas une autre explication aux faits et gestes de Georges Marchal : la clé de son caractère, c'est la soif de l'aventure, le désir d'un renouveau, le goût de la vie.

Et c'est aussi cela qu'il recherche au cinéma. On pourrait facilement faire de Georges Marchal le Douglas Fairbanks de notre génération. Le héros moderne. Savez-vous vers quels personnages littéraires Marchal est le plus attiré ? Ceux de London, Kessel, Monfreid. Hésitez-vous encore à me croire ?



Un petit rôle dans « Premier rendez-vous » (1941).



## QUI EST GEORGES MARCHAL ?



Héros moderne dans « Les Démones de l'aube ».

Et ne pensez-vous pas que Georges Marchal a raison lorsqu'il dit : *Dans les films français, on cherche à muer le héros. Or le héros est l'âme d'un spectacle. L'aventure, c'est ce qu'il y a de plus merveilleux au monde. C'est l'essence même du cinéma. Et l'aventure sans le héros n'existe pas.*

Alors, mesdames et mesdemoiselles, n'êtes-vous pas d'accord pour penser que c'est peut-être le jour où l'on confiera à Georges Marchal des rôles aussi forts que ceux qu'interprètent Errol Flynn et Humphrey Bogart qu'il se réalisera enfin ?

Que dire de plus ? Peut-être quelques détails sur sa manière de vivre vous aideront à mieux le connaître ? C'est un homme qui ressemble un peu à Blaise Cendrars. Il veut tout voir parce qu'il veut tout savoir. Il rêve de partir aux Indes et en Chine. Il rêve d'y vivre une autre vie. Il a une passion pour les fauves. Partager leur existence serait son idéal (il l'a déjà fait durant trois mois dans le

Sud-Marocain). Georges Marchal, c'est un Tarzan réel.

La vie, pour lui, ressemble à la musique, à la pêche, à la chasse, aux chevaux et au cinéma. Il parle franchement. Il n'est pas de ceux qui vous diront : *Le cinéma, rien que le cinéma ! Jouer, c'est ma raison d'être. Comment aurais-je pu vivre sans mon art ?* Je ne dis pas que pour certains le cinéma ne soit pas une raison d'être, mais il faut avouer que pour beaucoup le cinéma n'est qu'un (très) agréable passe-temps.

Alors pourquoi ne pas être franc tout court Georges Marchal ? Ce n'est pas parce que Marchal rêve d'être propriétaire d'un étang au bord duquel il passerait une grande partie de ses journées, qu'il se donne moins à la comédie ou au drame !

Il a fait beaucoup de culture physique, il a pratiqué tous les sports et cela ne l'empêche pas de s'être montré grand comédien de théâtre dans *Néron* aussi bien que dans *Le Cocu magnifique*. Et dans ses films (lorsqu'il fut bien employé) : *Fausse alerte*, *Le premier rendez-vous*, *L'homme qui joue avec le feu*, *Le lit à colonnes*, *Lumière d'été*, *Vautrin*, *Echec au Roy*, *Paméla*, *Blondine*, *Les Démones de l'aube*, *La septième porte*, *Torrents*, *Betsabée*. Et peut-être *La passagère*, encore inédit.

Georges Marchal ne fréquente guère le Paris mondain. *J'aime Paris*, dit-il, *mais lorsque Paris est désert, à l'aube.* Il adore l'ambiance des music-halls et des cirques ; il se passionne pour les danseurs et les acrobates : *Là, il n'y a pas de cliqué.* On sait d'ailleurs qu'avec Dany Robin, il a présenté au Cirque d'Hiver un numéro équestre de haute voltige.

Il dépasse jamais ses six heures de sommeil. Sauf les jours où il a eu la malchance d'être malade. Marchal n'a jamais pris un petit déjeuner au lit de sa vie. Il déteste les plats épicés et adore le bifteck-frites qu'il fait lui-même.

Il n'aime pas les femmes qui sont en retard. *On croit trop souvent*, dit-il, *que les gens de génie n'arrivent jamais à l'heure.* Il s'intéresse à la peinture moderne qu'il interprète en tant que « décor ». Il a un jugement très sûr sur les gens et les choses. Un caractère très droit. Il reproche à la société d'aujourd'hui sa malhonnêteté, son manque de scrupules, son irrespect envers la jeune fille.

Dans dix ans (dit-il, mais je suis persuadé qu'il en fera avant), Georges Marchal, dont le comédien préféré est Pierre Fresnay, deviendra metteur en scène. Ce sera pour lui une nouvelle aventure. Il faut voir Marchal sur un plateau : dès qu'il n'est pas devant la caméra, il va voir derrière comment « cela se présente ». Il se passionne pour la technique. Comme il se passionne pour tout ce qui est la vie.

Mesdames et mesdemoiselles, au seuil du nouvel an, j'adresserai deux souhaits à votre idole : le premier, que 1949 lui apporte le rôle qui fera véritablement de lui un « héros moderne ». Le second, que Georges Marchal n'hésite pas à faire de la mise en scène si l'occasion s'en présente.

Il réalisera ces deux souhaits, j'en suis sûr. Il a trop de volonté. Et il est même trop doux.

Jean-Charles TACCHELLA



Il est beau. Mais il est plus qu'un « jeune premier ».



**D**ÉPUIS que nous savons le Kid marié et Shirley mère de famille, il nous arrive de croire qu'il n'y a plus d'enfants à l'écran.

Procédant des mêmes pensées que la complainte du poulet à seize sous et du repas à deux francs (vin compris, jeune homme !), c'est là une de ces erreurs voulues où nous nous complaisons pour nous persuader que rien n'est plus comme « de notre temps ». Car il importe, n'est-ce pas, que ce temps ait été sans équivalent puisque nous y étions nous-mêmes plus près de l'enfance... Et point besoin d'en être à l'âge du fauteuil roulant pour avoir de telles nostalgies : ça vous vient aussi vite que le premier cheveu blanc.

Cependant, une minute de réflexion suffit à nous convaincre que les enfants n'ont pas cessé d'animer l'écran parce que nous prenions dix ou quinze ans de plus et ce premier cheveu blanc. En fait, il n'y a jamais eu autant d'enfants dans les films que depuis la dernière guerre. Et jamais leur présence n'a eu autant de signification.

Mais si le phénomène est particulièrement sensible aujourd'hui et si ses formes ont varié, il n'est pas nouveau. Il a l'âge du cinéma lui-même.

En cinquante ans de pratique cinématographique, tout a évolué : la technique, les styles, les sujets, les types. On ne relève en somme que peu de constantes, dont cette prédilection pour l'enfance.

## Le cinéma a fait ses premiers pas avec des bébés

**Q**UAND les frères Lumière tournèrent leurs premières bandes de dix-sept mètres, avec pour principal objectif de « prendre la vie sur le vif » et de donner « la sensation du mouvement réel », que choisirent-ils de filmer ? Une sortie d'usine et l'arrivée d'un train en gare, mais aussi et tout de suite des bébés, les enfants de la famille, déjeunant, dinant, goûtant, se barbouillant de phosphatine Fallière (prémices du comique de la tarte à la crème).

Puis il y eut un documentaire sportif : la petite nièce pêchant les poissons rouges à la cuiller dans un bocal. Puis un drame : *Querelle de bébés*.

Que sont devenus ces premiers enfants du cinéma, que nous croisons sans doute de temps à autre dans la rue, sous les espèces d'un monsieur à barbe ou d'une dame à poitrine rebondie ? On n'ose même pas dire qu'ils seuls le savent, car savent-ils tous qu'ils ont paru devant la caméra débutante ?

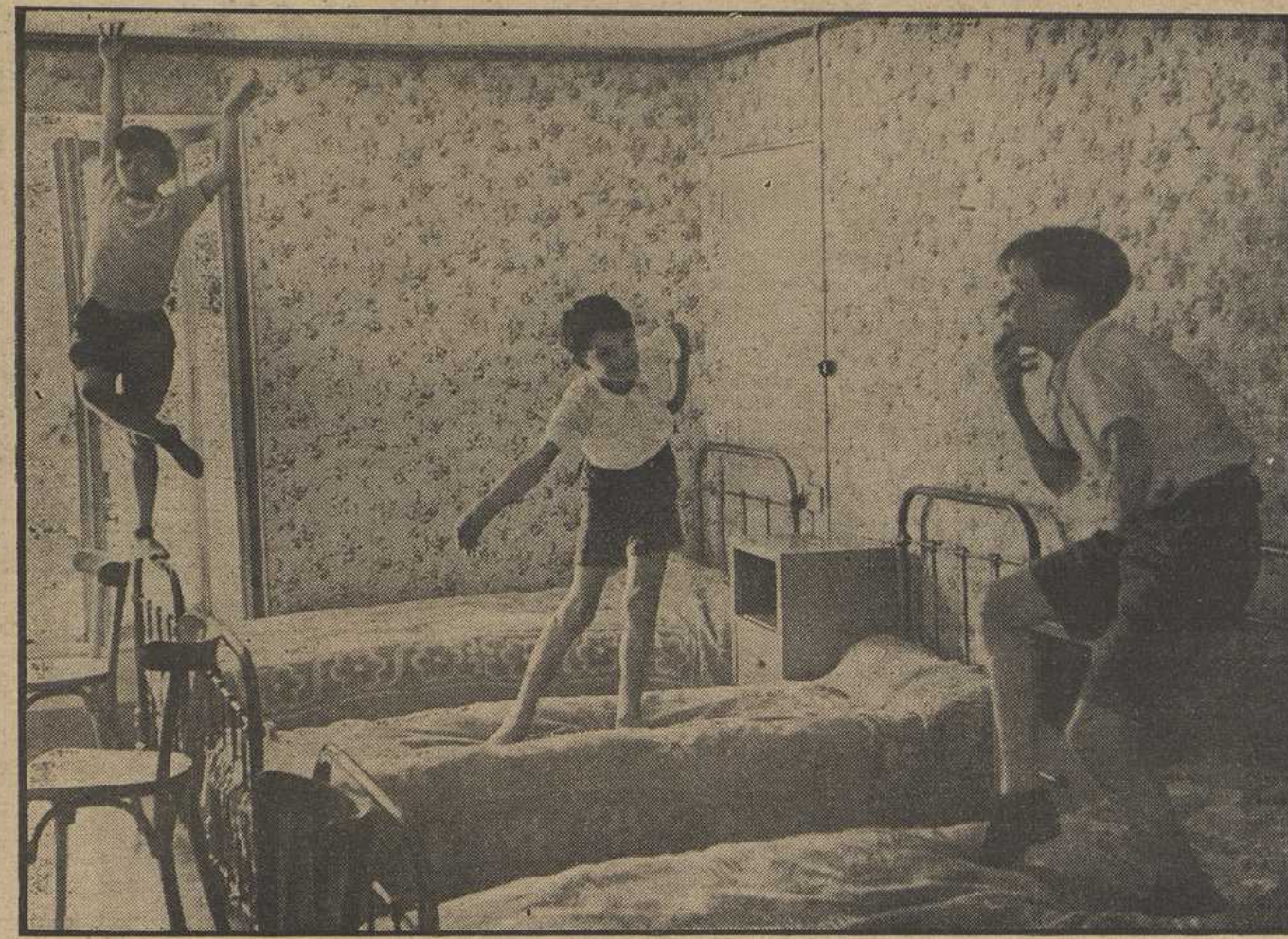
Pour dix perdus de vue, on connaît Pierre Marquet, « vedette » des « dix-sept mètres » en 1897 et qui n'a pas quitté le métier, où il est devenu décorateur.

D'ailleurs, tous ces bébés étaient plutôt des figurants involontaires que des acteurs conscients et appliqués.



« Air pur » de René Clair est resté inachevé : les petits interprètes, qui ont discuté avec le réalisateur, savaient aussi faire de belles grimaces, et de joyeuses parties dans leur tordoir.

(Photo I. KITROSSER.)



# LES MONSTRES "SUCRÉS"

Pour passer de la figuration à l'interprétation, il fallait que Méliès inventât le spectacle cinématographique.

## Acteurs en herbe

**A**LORS, on vit les acteurs en herbe pousser comme des champignons, dès qu'un triomphe eût été fait au premier : Bébé-Abélard, plus connu aujourd'hui sous le nom de René Dary (qu'il tient, avec une légère altération, de son oncle Jules Mary, l'auteur des *Deux Orphelins* et de *Roger la Honte*).

Bien entendu, le hasard joua dans l'affaire un rôle prépondérant.

Abélard le père, comique alors en vogue au café conc', tournait, et son fils le regardait. Une scène exigeait un enfant de trois ans. Où en trouver un ? Eh bien ! pourquoi pas le

fils Abélard, puisqu'il était là et qu'il avait trois ans ?

L'enfant à l'écran s'avérant une recette qui faisait recette, on imagina peu après de dou-

le cadre d'une industrie méthodiquement organisée, est bien banale, comparée à celle vraiment merveilleuse de leurs devanciers.

L'aventure des films en extérieur, par

## Par Roland VIOLET

bler la dose, c'est-à-dire de donner un frère à Bébé-Abélard. Et ce fut Bout-de-Zan, René Poyen, qui, lui, a finalement abandonné la carrière, moitié par goût (pour autre chose), moitié par dégoût (du cinéma, où il ne retrouvait pas sa place après une maladie).

## L'enfant scénariste

**L**A plupart des enfants qui tournent actuellement croient vivre un conte de fées. Pourtant, leur aventure, qui se déroule dans

exemple, René Dary en parle encore avec misement.

« Ça se passait généralement sur la Côte d'Azur, où nous devions tourner une trentaine de films en un mois. Nous y allions en bande comme des pêcheurs à la ligne, avec un bateau léger et sans être bien fixés sur la nature exacte du butin que nous rapporterions. Au départ, à la gare de Lyon, Louis Feuillade achetait une poignée de « publications illustrées pour la jeunesse » : *Le Bon-Point* amusant, *Les Belles Images*, *L'Épatant*. Tiens, me disait-il, tu liras ça en route :

on filmera les histoires qui l'auront le plus amusé ! »

Et c'est ainsi que René Dary — ses deux carrières additionnées — a tourné un kilométrage de films qui ferait une fois et demie le tour de la terre.

C'est ainsi également que s'est répandue la coutume d'employer les enfants à l'écran.

## Le palmarès impossible

**V**OULDRAIS-JE dresser le palmarès des films-à-enfants qui, depuis, ont fleuri sur tous les écrans du monde, je ne le pourrais pas, ne fût-ce que faute de place, même sans parler des films biographiques, historiques et à épisodes où l'on voit les héros à divers stades de leur vie à partir de l'enfance.

Faute de mieux, et pour mémoire, je citerai quelques titres particulièrement importants : *Le Kid* (1920), *Visages d'enfants* (1924), *Le Chemin de la vie* (1931), *Poil-de-Carotte*, *Emil et les détectives* (1932), *Zéro de conduite*, *La Maternelle* (1933), *Une voile au loup*, *Tom Sawyer*, *Les Disparus de Saint-Agil*, *Les Anges aux figures sales* (1938), *L'Enfer des anges* (1939).

Parmi les plus récents : *Nous, les gosses*, *La Cage aux rossignols*, *Les Dernières vacances*, *Scuscia*, *Allemagne, année zéro*, *Quelque part en Europe*, *Proibito rubare*, *Les Grandes Espérances*, *Oliver Twist*, *Le Miracle de la 31<sup>e</sup> rue*, *Les Anges masqués*, *Première désillusion*... et, vu à Paris pendant l'occupation, cet étonnant film japonais : *Les Enfants dans le vent*.

Parmi les inachevés : *Air pur*, de Clair (1939), *La Fleur de l'âge*, de Carné (1947).

Parmi les films en cours de réalisation : *L'Ecole brissonnienne* et la nouvelle *Maternelle*.

Il faudrait aussi insister sur certains noms : Jean Forest, le Poulbot de Feyder, qui l'employa dans trois films (un record) : le cher Robert Lynen, qui n'avait pas très bien su grandir à l'écran et qui restera pour nous le douloureux Poil de Carotte ; le fragile Freddie Barthelomew ; et surtout le rude Jackie Cogan, le Kid, dont l'exemple suscita une lignée de galopins délinquants, parfaitement conformes à la légende de ses propres débuts.

C'était en 1919. Chaplin se promenait dans la rue. Il aperçoit un gosse consciencieux



Deux petits enfants magyars, au doux et lumineux visage. (Photos I. KITROSSER.)



Les petits « phénomènes » de « Nous les gosses » gagnent leur cagnotte en cirant des chaussures... salies par eux.



Les galopins de « L'Enfer des Anges » transforment une boîte d'allumettes en monocle.



Bobby Henry au zoo de Londres dans « Première désillusion ». (Photo Leslie BAKER.)





ment occupé à jeter des peaux de banane sous les pieds des passants. Voilà un garçon intéressant.

Voulez-vous, lui demande-t-il à brûle-pourpoint, voulez-vous faire du cinéma ?

— On peut voir.  
— Conduisez-moi à votre père.  
— J'ai cinq ans. Je peux faire mes affaires moi-même !

D'autres qui, eux, n'ont pas de légende devraient encore être cités. Malheureusement, ils étaient anonymes. Il ne reste plus que le loisir d'aller les revoir dans les ciné-clubs.

## L'enfant acteur-né

COMMENT se fait-il que, parmi les films que j'ai mentionnés, la plupart sont des chefs-d'œuvre ? Le doivent-ils à « leurs » enfants ? Y a-t-il rapport de cause à effet, ou simple coïncidence ?

On a dit que les enfants étaient naturellement de bons acteurs, également capables de spontanéité et d'imitation, et qu'il fallait le mêler et les perversions de l'âge adulte pour gâcher leurs dons initiaux. C'est peut-être vrai.

Toutefois, il est à remarquer que la présence des enfants au théâtre est restée tout à fait exceptionnelle. Leur emploi si fréquent à l'écran serait donc en relation directe avec les méthodes de travail propres au cinéma, qui permettent, mieux qu'à la scène, de diriger les comédiens les moins expérimentés.

La prédilection du cinéma pour l'enfance s'explique d'ailleurs par des raisons plus profondes. Tandis que le théâtre ne cherche pas à dissimuler sa soumission aux conventions du spectacle, le cinéma, même dans ses œuvres conventionnelles, s'efforce toujours de donner l'illusion de la réalité. Or l'enfant est un élément capital de la réalité.

Et, par surcroît, quel ressort dramatique et quel atout commercial !

## L'enfant ressort dramatique

L'ENFANT en tant que tel est attractif. Sa seule présence déride les plus endurcis et fait fondre les plus tendres. Il est, avec les jeunes animaux, le moyen le plus efficace qu'on ait trouvé pour arracher les larmes au doigt et à l'œil (à l'œil surtout, évidemment). Voit-on apparaître sur l'écran un petit chat jouant avec une pelote de laine, ou un bébé jouant avec une poupée, ou, mieux encore, un bébé jouant avec un petit chat, dans la salle aussitôt cent bonnes dames murmurent, pâmées : « Sont-ils mignons ! » Le producteur, alors, a gagné la partie.

D'où ces multiples films avec enfant épisodique ou incident, parfaitement inutile à l'action, mais tellement utile à la caisse, et qui précèdent de la formule éprouvée du mélo : « % de viveurs déshabillés et d'orphelins abusés, % de pincements au cœur et de larmes chaudes, plus une pincée d'enfance malheureuse.

L'enfance est aussi un symbole commode, un programme simple et clair. C'est la pureté, l'innocence, la fragilité du Bien en proie aux attaques du Mal. Voir Dickens. Montrer un enfant victime d'une injustice est plus convaincant que de montrer un adulte victime de la même injustice, la plus grande compassion allant à celui qui a le moins de moyens de défense. Inversement, l'hypocrisie, la fausseté, la cruauté sont plus saisissantes chez l'enfant parce que plus insaisissables.

Enfin, l'enfance est en soi un sujet, plusieurs sujets variant à l'infini selon les conjonctures de temps et de lieu dans lesquelles le problème est situé.

## Lorsque l'enfant paraît...

DE la larme à l'œil à la caricature, en passant par la vérité, le cinéma a souvent chanté l'enfance avec une

réelle émotion, mais souvent aussi il l'a pressée comme un vulgaire citron.

Et cette exploitation démagogique des enfants comme objets d'attendrissement a fait éclore une race odieuse de petites vedettes dont le cabotinage devait dépasser celui des adultes eux-mêmes.

Dans la production enfantine à la guimauve, il ne s'agit plus de mettre en évidence les charmes naturels de la pucierité, mais de contrefaire, en modèles réduits, les tics de la maturité.

Les petites vedettes ne sont plus des enfants, mais des chiens savants dressés à effectuer, à la commande, tel ou tel numéro.

Il y a eu avant-hier la petite Shirley, qui fut trop longtemps et pour trop d'enfants dans le monde l'incarnation exemplaire de toutes les vertus enfantines. La « petite fille modèle » des temps modernes.

Il y a eu hier Margaret O'Brien, dont une publicité tapageuse a cru nécessaire de préciser qu'à sept ans elle n'avait encore « aucun souci de sa renommée ni de sa fortune ».

Il y a aujourd'hui Sharyn Moffett. « petite étoile californienne en miniature », qui pose devant les photographes en robe du soir et talons Louis XV, l'ardée comme une vieille femme, les yeux révoltés dans la simulation d'une sensuelle étreinte.

Evidemment, il est très agréable pour une petite fille d'être bien nourrie, bien habillée, comblée de cadeaux, dorlotée, admirée, adulée, de pouvoir se contempler sur l'écran et sur les boîtes de den-

tiées ou de caramels, d'avoir son nom grand comme ça sur les affiches et les génériques, et de rapporter tant et tant d'argent à ses chers parents qu'il leur devient inutile de travailler.

Mais on ne peut s'empêcher de penser que ces petites filles, dévoyées, au sens littéral du mot, pour notre plaisir, seraient bien mieux à l'école comme tout le monde.

Selon les metteurs en scène les plus avisés, un enfant ne peut « servir » qu'une fois au cinéma. Dès la seconde fois, il se conduit comme un petit singe. Il se croit quelqu'un et aime à s'exhiber, comme ses aînés. Résultat désastreux, moralement autant que professionnellement.

La carrière de prodige précoce est le plus souvent sans lendemain et se solde finalement en amertume. Les enfants-vedettes quittent leur gloire éphémère avec une mentalité à jamais faussée par les intrigues, les jalousies, les compétitions d'intérêt et la vie factice auxquelles ils ont été mêlés prématurément. Ils semblent avoir gagné le gros lot à la fameuse loterie de la vie. En fait, ils y ont généralement perdu. Moins par leur propre faute que par celle de leurs parents trop sensibles à la voix de l'ambition et de la cupidité.

Lorsque l'enfant paraît, les spectateurs émotifs sortent leur mouchoir : c'est un aspect de la question. L'autre aspect est celui indiqué par Victor Hugo : le cercle de famille applaudit à grands cris. En songeant aux chèques à encaisser.

Heureusement, il semble que l'ère des monstres « sucres », qui d'ailleurs aura

surtout été le fait d'Hollywood et des seules petites filles, soit à peu près révolue.

## Retour aux origines

LES réalités se faisant plus pressantes, on rentre actuellement dans la voie tracée, inconsciemment, par les frères Lumière et, volontairement ensuite, par les Russes. Car ceux-ci, quand ils filmaient les gens de la rue, n'allaient pas faire exception pour les enfants. Ils ont démontré combien précieux étaient les vrais enfants. Ils ont fait école.

Partout dans le monde, en Italie, en France, en Angleterre, en Europe Centrale et même en Amérique, on revient aux vrais enfants et à leurs vrais problèmes. Les derniers festivals ont été à cet égard très significatifs. De nombreux films de toute nationalité ont révélé une véritable obsession du thème de l'enfance, tant il est vrai que de toutes les victimes de cette guerre et des désordres qu'elle a engendrés, celles qui peuvent nous donner la plus mauvaise conscience sont les enfants.

Et ce courant de réalisme est si puissant que les petits acteurs professionnels sont entraînés désormais à se comporter avec autant de simplicité et de sincérité que les enfants qui ne le sont pas. Exemples : Peggy Ann Garner dans *Jane Eyre*, John Howard Davies dans *Oliver Twist*, Natalie Wood dans *Le Miracle de la 34<sup>e</sup> rue*, Bobby Henrey dans *Première désillusion*.

Insensiblement, la vérité vient de gagner une grande bataille : celle de l'enfance à l'écran.

R. V.

## ON TOURNE EN FRANCE

Les titres précédés d'un astérisque correspondent aux films qui n'étaient pas annoncés dans le tableau précédent.

EN TOURNAGE A	FILM	REGISSEUR	REALISATEUR	PRODUCTEUR
<b>BILLANCOURT</b> 50, q. du Pt-du-Jour, Mol. 51-24.	La Porte d'Or. Entre 11 heures et minuit.	Brachet Guillot	P. de Herain Henri Decoin	H.U.D.E. 59, Champs-Élysées J. Rottfeld-Francinex 44, Champs-Élysées Ely. 52-71 Bal. 18-89.
<b>BOULOGNE</b> 68, rue J.-B.-Clément, Mol. 33-47.	Mystère de la Chamb. jaune. * Dernier amour.	F. Chaix Lucien Pinoteau	H. Aisner J. Stelli	Alcina 45, av. de Villiers C.D.F. 3, r. Clément-Marek Wag. 13-76 Code-Cinéma 73, Champs-Élysées Ely. 85-81.
<b>ECLAIR-EPINAY</b> 42, av. A.-Magniot 12, rue Dumont. Pla. 21-05.	Le secret de Mayerling. L'Homme aux mains d'argile.	Harrys	J. Delannoy Léon Mathot	Sacha Gordine 19, rue Spontini Klé. 77-94.
<b>FRANÇOIS-1<sup>er</sup></b> 26 bis, rue François-1 <sup>er</sup> , Ely. 98-71.	Barri.	F. Herold	R. Pottier	Ydex 61, avenue Marceau Klé. 65-56
<b>Le CASTELLET</b>	Le sorcier du ciel.	Lecoup	M. Blistène	Francisalp 22, rue d'Artais ELY. 67-67
<b>Ext. PARIS</b>	L'inconnue n° 13.	I. Leiche	J.-P. Paulin	I.F.F. 4, rue Chamblige
<b>* PHOTOSONOR</b> 17 bis, q. d. P.-Dourmer, Déf. 22-84.	L'esprit de famille.	R. Knabe	J. Wall	

## ON PRÉPARE EN FRANCE

PRODUCTEUR	FILM	REALISATEUR	PRODUCTEUR	FILM	REALISATEUR
A. G. C. 55, r. P.-Charron, Ely. 08-81.	La Foire aux Femmes. L'Apôtre du Gibet.	G. Dupé C. Dupé	Les Cinéastes Franc. Ass. 9, Cité du Retiro. Les Films modernes 104, Ch.-Élysées, Ely. 35-97.	Lutte dans l'ombre. Manège.	Cl. Orval Y. Allégret
Armor-Films 44, Chps-Élysées, Bal. 18-74.	Histoire extraordinaire.	J. Faurez	Pen Film 65, Chps-Élysées, Ely. 19-78.	* On dem. un assassin. * Les violons du ciel. * Le miracle.	E. Neubach E. Neubach E. Neubach
Altia Paris-Film 28, rue Cognacq-Jay.	La Trag. de Kostodan.	R. Bibal	Les Prisonniers Associés 28, b. Malesherbes, Anj. 11-84.	Interdit au public.	Pasquali
Alcina 49, av. Villiers, Wag. 13-76.	Le Parfum de la Dame en noir.	L. Daquin	Melville-Productions 3, r. du Cl.-Moll., Eto. 07-08.	Fraulein Christa.	J.-P. Melville
Azur 37, r. de Caillie, Klé. 45-40.	Les Comédiens errants.	F. Tavano	Mondial Production	Des hommes viendront.	V. Ivernel
B.U.P. 3, av. B.-Albrecht, Car. 03-81.	Le Jugement de Dieu, Charlotte et Maximilien.	M. Ophuls M. Ophuls	P. A. C. 26, rue Marbeuf, Bal. 18-01.	Mission à Tanger. Millionnaire d'un jour.	A. Hunebelle A. Hunebelle
Carnot.	Amédée et Amélie.	G. Grangier	C. Radot. Bot. 09-30.	Le Chevalier d'Argonne.	C. Radot
Cinéma-Film product. 61, bid Suchet, Jas. 90-86.	La Forêt de l'Adieu.	Le Hénaff	Regina 44, Chps-Élysées, Ely. 64-31.	Le royaume des cieux.	J. Duvié
C.I.C.C. 6, r. Ch.-Colomb, Ely. 01-10.	Au grand balcon.	H. Decoin	Rapid Films 78, Champs-Élysées.	Exacte au rendez-vous.	J. Servais
Code-Cinéma 73, Ch.-Élysées, Ely. 85-81.	Pégre. L'Homme aux mains d'argile.	J. Constant L. Mathot	Sacha Gordine 19, rue Spontini, Klé. 77-94.	Un homme marche dans la ville.	M. Pagliero
Sirius 40, r. François-1 <sup>er</sup> , Ely. 66-44.	Alerte au Sud. Mlle Moucheir.	De Canengo J. Stelli	S.E.P. 4, rue Copernic, Pas. 67-77.	Vacances. L'héroïque M. Victor.	C. Grangier M. Labro
E.B.I.C. 116, Ch.-Élysées, Ely. 52-72.	Paris.	C. Stengel	Sidéal Films 29, Champs-Élysées.	On a volé le Majestic. Vient de paraître.	J. Houssin J. Houssin
Equipe techn. de Prod. 3, rue Cl.-Marot, Bal. 07-80.	Rome-Express.	C. Stengel	Sinéma-Films 55 bis, r. Pontthieu, Bal. 41-10.	Ternade.	
Gaumont et U.C.C. 31, r. François-1 <sup>er</sup> , Bal. 06-83.	Rendez-vous de Juillet.	J. Becker	Sirius 40, r. François-1 <sup>er</sup> , Ely. 66-44.	Amour et compagnie.	C. Grangier
Gloria-Films 3, rue Troyon, Eto. 06-47.	La Dame en plus.	M. Labro	Sport-Films 1, r. Lord-Byron, Bal. 52-22.	L'Épave.	W. Rozier
A. Hugon 120, Ch.-Élysées, Ely. 29-72.	Peter Cradd le Simple.	R. André	S.U.F. 16, r. de Marignan, Ely. 71-54.	Rien que la vérité.	Le Hénaff
I. F. F. 4, rue Chamblige.	Le Premier venu.	D. Kirsanof	Ydex 61, av. Marceau, Klé. 65-56.	M. de Couroup. Feux d'automne.	J. Faurez Blistène
Legrand. 78, Ch.-Élysées, Ely. 99-90.	Occupes-toi d'Amélie.	Cl. Autant-Lara			

# les Films de la Semaine

Le Minotaure vous conseille



Ne manquez pas...

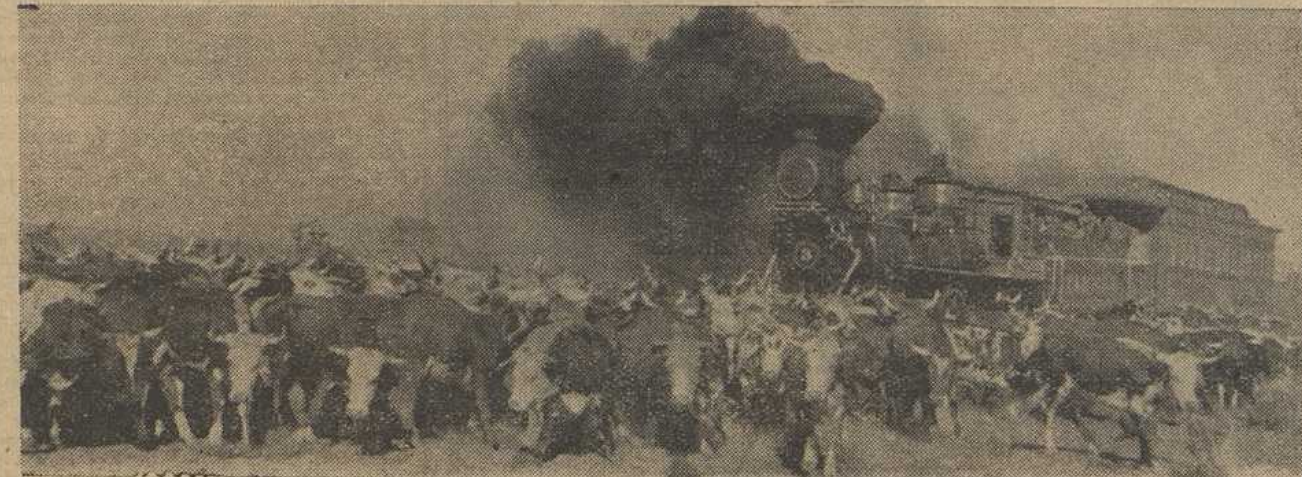
Dernière étape (les camps de concentration, Pol.). — Hamlet (par Laurence Olivier, Ang.). — Les Parents terribles (Cocleau, Fr.). — Les Voyages de Sullivan (de l'absurde au tragique, Am.).

Allez voir...

L'Armoire volante (Fernandel, Fr.). — Aux yeux du souvenir (Morgan-Marais, Fr.). — Boule de feu (humour yankee, Am.). — Les Démones de la liberté (une prison, Am.). — D'Homme à homme (émouvant, Fr.). — Duel au soleil (épopee, Am.). — Le miracle de la 34<sup>e</sup> rue (un conte de Noël, Am.). — Le Mur invisible (l'antisémitisme aux États-Unis, Am.). — Oliver Twist (par David Lean, Ang.). — Parade du temps perdu (fantaisie de Noël-Noël, Fr.). — Les Pieds nickelés (burlesque, Fr.). — Le Soleil se lèvera encore (la Résistance, Ital.).

Pour passer le temps...

Bagarres (drame paysan, Fr.). — La Belle Mounière (pour la Rouxcolor, F.). — Emile l'Africain (Fernandel, Fr.). — Femme sans passé (vaudeville, Fr.). — Le joyeux barbillon (une parodie de Monsieur Beaucaire, Am.). — L'Homme d'octobre (policier, Ang.). — Les Pirates de la Manche (aventures en technicolor, Ang.). — Sept ans de malheur (so-tiré de la guerre, Ital.). — Les souvenirs ne sont pas à vendre (sketches, Fr.). — Les Toréadors (Laurel et Hardy, Am.).



## DUEL AU SOLEIL : un drame sensuel, une épopée grandiose (américain doublé)



DUEL IN THE SUN  
Scén. : David O. Selznick, d'ap. le roman de Vivian Bush. Adapt. : Oliver H.P. Garrett. Réal. King Vidor, Interp. : Jennifer Jones, Joseph Cotton, Gregory Peck, Lionel Barrymore, Herbert Marshall, Lillian Gish, Walter Huston, Charles Bickford, Tilly Losch. Images : Lee Carmes et Hal Rosson. Musique : Dimitri Tiomkin. Prod. : Selznick, 1946. En technicolor.

UNE œuvre comme le cinéma en tant que tel, rarement, une œuvre gigantesque qui emploie le spectateur dès les premières images. Et qui, parmi les panaches de l'épopée, contraint ce spectateur à s'intégrer lui-même au drame. *Duel au soleil* est plus important vis-à-vis du cinéma parlant et en couleurs d'aujourd'hui que ne le fut *Ben-Hur* à l'époque du muet. Mais, avant tout, je voudrais écarter un malentendu. Car ils me font bien rire ceux qui, sous les faloteux prétextes d'un esthétisme de chapelle, veulent rejeter au cinéma les films destinés au grand public, les films de foule pour la foule. Oui, messieurs les esthètes, le cinéma, c'est avant tout *Duel au soleil*. Pourquoi vouloir repousser l'épopée ? Pourquoi vouloir nous faire croire que le cinéma n'est pas un

art épique ? Ceux qui le prétendent se refusent par principe à trouver une quelconque part de bon goût dans le choix du public. Leur pédanterie ne cherche seulement qu'à « rabaisser » le public. Bien sûr, cela ne veut pas dire qu'il faut accepter le mauvais goût grotesque de Cecil B. de Mille dans *Unconquered*, sous prétexte qu'il s'agit là aussi d'une épopée. Mais, en défendant *Duel au soleil*, nous nous refusons à condamner le cinéma à n'être qu'un art snob. Le talent au cinéma ne peut avoir de place que dans ses rapports avec les aspirations du public. En allant voir *Duel au soleil*, le public y trouvera son dû. Il y trouvera ce qu'il attend. Ce qu'il est en droit d'exiger en payant sa place.

Qu'est-ce donc que ce *Duel au soleil* ? J'avoue n'avoir aucun goût pour les statistiques publicitaires et je vous épargnerai tous les renseignements qui abondent sur cette gigantesque réalisation. Bornons-nous à dire que le film nécessita un an de tournage et coûta cinq millions de dollars. Car ce qui nous paraît bien plus important, c'est le fait que quatre metteurs en scène ont collaboré au film : King Vidor, qui signe au générique bien que n'ayant pas terminé le film et qui a réussi dans certaines scènes d'extérieurs à prouver qu'il était toujours le grand King Vidor, un des maîtres de l'épopée cinématographique ; William Dieterle, émigré germanique, admirable directeur de comédiens ; Otto Brower, habile artisan ; Reeves Breezy Eason, enfin, à qui l'on doit les

combats, les incendies et les tremblements de terre les plus étonnants reconstitués à Hollywood et qui est notamment à l'origine de la course de *Ben-Hur* et de la fameuse *Charge de la brigade légère*. Ajoutez à cela que l'adaptation — d'après un roman de Niven Bush, l'auteur du *Cavalier du désert* — est d'Oliver H. P. Garrett, scénariste de *Un drame à Manhattan*, *Hurricane*, *Dans une pauvre petite rue*, etc. Et ajoutez encore que trois des plus grands opérateurs de Hollywood : Lee Garmes, Hal Rosson et Ray Rennahan se sont unis pour diriger les prises de vues. Enfin, l'interprétation que nous n'avons malheureusement pas la place d'étudier en détail, réunit des noms assez prestigieux ; elle est digne de la mise en scène.

*Duel au soleil*, malgré ce nombre incroyable de personnalités au service d'un sujet, n'est l'œuvre que d'un seul homme. Un homme qui non seulement a produit le film, mais encore qui l'a écrit, l'a supervisé, l'a monté. David O. Selznick, producteur indépendant depuis 1935 après avoir été, fort jeune, un des dirigeants des productions Paramount, R.K.O. et Metro. C'est à Selznick que l'on doit en particulier *Viva Villa*, *Anna Karenine*, *David Copperfield*, *Autant en emporte le vent*, *Rebecca*, etc. Lorsqu'il s'agit d'un film comme *Duel au soleil* et d'un producteur comme Selznick, il n'y a plus de doute : c'est le producteur qui est l'auteur du film ! Selznick a toujours mis sur l'illustration de best-sellers et sur une tapageuse publicité. C'est un des producteurs américains les plus sûrs. À chaque fois, il joue. À chaque fois, il gagne.

Alors que Howard Hughes a échoué dans sa tentative de faire du *Bambi* un western plus ou moins scandaleux, Selznick, lui, a pleinement réussi avec *Duel au soleil*, une œuvre éminemment sensuelle. Dans le cadre du Far-West en 1880, il nous offre, grâce à la puissance de la mise en scène de King Vidor, une des plus sauvages histoires d'amour contées à l'écran. La passion d'un hors-la-loi et d'une métisse rejetée par une société à laquelle ils ne peuvent s'adapter, cette passion de deux êtres qui tour à tour s'aiment et se détestent jusqu'à arriver à se livrer dans les déserts du Nouveau-Mexique un duel à mort et à mourir dans les bras l'un de l'autre, voilà une histoire d'amour qui nous vaut un dénouement digne de Strindberg, un des plus impitoyables dénouements du cinéma, un des plus grands. Nous n'oublierons jamais les amours de Peppi Chavez, incarnée avec un immense talent par la merveilleuse créature qu'est Jennifer Jones, et de Lewt Mc Canles, mauvais garçon à la silhouette de Gregory Peck.

Un drame sensuel et parfois même érotique, une épopée grandiose, voilà ce qu'est *Duel au soleil*, film qui porte en lui (diront certains) beaucoup de conventions cinématographiques. Mais le cinéma n'est qu'un monde de conventions. Et c'est grâce à ces conventions que le cinéma d'aujourd'hui continue la tradition des drames de l'antiquité et des mystères du moyen âge. Grâce à ces conventions que le cinéma reste le cinéma, art populaire. Et que l'écran nous émeut et nous bouleverse.

Jean-Charles TACCHELLA.

P. S. — Ayant vu ce film en version originale et revu en version française, il me sera permis de dire que pour une fois le doublage ne trahit nullement le film.

## LA BELLE ESCLAVE : des gags et des couleurs... (américain v. o.)

DIVERTISSEMENT qui ne se prend pas le moins du monde au sérieux — et, pour bien nous le prouver, un chameau à voix humaine commente de temps à autre l'action — album d'images colorisées, enlèvements, chevauchées,

et des harems, des danses, des costumes clinquants, de jolies filles naturellement, et des garçons courageux : c'est *La Belle Esclave*. Yvonne de Carlo arrachait des soupirs d'admiration à mes voisins (il faudrait enfin reviser ce lieu

commun qui prétend que les femmes se « démolissent » entre elles : je ne sais pas d'hommes qui admirent la beauté féminine avec plus de chaleur que ne le font la plupart des femmes). La belle-esclave, donc, est une Vénitienne enlevée par un pirate, rachetée par un pacha, amoureuse d'un beau guerrier qui se sert d'elle pour des fins uniquement ambitieuses, en sorte que, déçue, au moment de l'épilogue elle avouera son amour à George Brent, qui n'en espérait pas moins d'elle. Et comme toutes ces péripéties nous conduisent dans ce Proche-Orient où la couleur est reine, donc fastueuse, c'est la plupart du temps un feu d'artifice de tons divers, avec, de loin en loin, un de ces « bouquets » qui mettent le comble à l'exaltation artistique des foules. Un rythme enlevé, quelques gags en cours de route, un très bon gag à la fin : on riait beaucoup autour de moi. À votre tour, si ce genre de choses vous amuse...

José ZENDEL.

### SLAVE GIRL

Scén. : M. Fessier et E. Pagano. Réal. : Charles Lamont. Interp. : Yvonne de Carlo, George Brent, Broderick Crawford, Albert Dekker, Lois Collier, Audrey Devine. Images : G. Robinson et W.H. Greene. Décors : R.A. Gausman. Musique : Milton Rozen. Prod. : Universal, 1948. En technicolor.



Yvonne de Carlo : « La Belle Esclave ».





Un petit groupe de partisans attaque l'ennemi dans une briqueterie des environs de Milan.

## LE SOLEIL SE LÈVERA ENCORE: un grand film, puissamment réaliste (Italien doublé).

IL SOLE SORGE ANCORA

Scén. : G. Aristarco, Giuseppe de Santis, Carlo Lizzani, A. Vergano. Réal. : Aldo Vergano. Intérp. : Eli Parvo, Les Padovani, Massimo Serrato, Vittorio Duse. Images : Aldo Tenti. Musique : Giuseppe Rosali. Prod. : G.G. Agliani, 1945.

L'EXPLOITATION cinématographique est décidément fertile en paradoxes révoltants ! Certains articles ont signalé le soleil se lève encore comme une œuvre capitale. Et voici que ce film sort avec un retard de plusieurs années, et dans une salle secondaire des boulevards dont les programmes sont généralement frivols de productions du genre *Escalier du Diable*. Alors que la version originale s'imposait, on nous gratifie d'une bande à la fois grossièrement et infidèlement doublée. Pire ! des ciseaux impies ont pratiqué des coupes stupides dans la chair vive du film ! Cette accumulation de mauvais procédés mérite une véhémente protestation.

Fort heureusement, le talent d'Aldo Vergano est assez robuste pour braver ces inqualifiables assauts du néo-*Le soleil se lève encore* demeure encore une œuvre absolument surprenante par la richesse de la matière traitée et par une bouleversante violence épique.

Le sujet est aussi ample que celui de *Paisa*. Mais il a été conçu avec une préméditation dans l'analyse sociologique et psychologique très différente de l'humanisme profond, mais essentiellement instinctif, de Rossellini. Le film se situe entre l'effondrement du régime fasciste et l'insurrection italienne. Commencé dans une maison de prostitution milanaise, il nous conduit immédiatement dans une grisailleuse et pauvre localité ouvrière, aux murs nus comme des casernes, et dont le principal établissement industriel est une briqueterie.

### CINEMATHEQUE FRANÇAISE MUSEE DU CINEMA

7, avenue de Messine, Paris (8<sup>e</sup>)  
Tous les soirs à partir de 20 h. 30 dans la série

#### Cent chefs-d'œuvre du cinéma :

Mardi 4 Janv. : La fin de Saint-Petersbourg (Poudovkine).  
Mercredi 5 Janv. : Les six jours qui ébranlèrent le monde (Eisenstein).  
Jeudi 6 Janv. : Napoléon (Abel Gance).  
Vendredi 7 Janv. : Loulou (G. W. Pabst).  
Samedi 8 Janv. : Dura Lex (Kuleshov).  
Dimanche 9 Janv. : Solitude (Paul Féjos).  
Lundi 10 Janv. : La passion de Jeanne d'Arc (C. T. Dreyer).

En outre l'exposition « Naissance du cinéma » ouverte tous les jours de 13 heures à 20 heures (jours fériés compris) sauf les mercredi et jeudi (faute de courant).

## LE JOYEUX BARBIER : un amusant travesti de Monsieur Beaucaire (Am. doublé).



MONSIEUR BEUCAIRE  
Scén. : M. Frank et N. Panama, d'ap. B. Tarkington. Réal. : George Marshall. Intérp. : Bob Hope, Joan Caulfield, Patrick Knowles, Marjorie Reynolds, Cecil Kellaway, Reginald Owen, Constance Collier, Joseph Schildkrant. Prod. : Paramount 1947. En technicolor.

UN nouveau réglage de Monsieur Beaucaire.

Le roman de Booth Tarkington a subi les traitements les plus divers. Il a fourni l'argument d'une pièce de théâtre puis celui d'un film où Rodolph Valentino avait caché ses cheveux de charbon sous la perruque blonde et passait quelques traites par le fil de son épée. Cela se passait en 1924 : chevalerie et respect historique.

En 1946, on ne croit plus à l'Histoire mais l'Histoire reste bonne. Le galant prince se déguise toujours en barbier et le barbier en prince mais le barbier a rafé le rôle principal. Et pour cause. C'est Bob Hope qui le tient. Le royaume de France est devenu le pays imaginaire de la Cerdagne, l'Espagne se réduit à la Cordogne, Louis XV n'est plus qu'un homme qui trompe sa femme et fait couper des têtes : 1946 : esprit cavalier, on ne croit plus à rien. On veut faire rire.

Bob Hope mène cette fantaisie tambour battant. Il se déplace, se multiplie, s'agite, se disperse, il obsède l'écran, il s'amuse ou plutôt il joue. Il joue sur les mots, sur les mimiques et tous les ta-

bleaux. Il ne parodie pas d'Artagnan ou de Valentino, non, il reste Bob Hope, ce fainéant, ce lâche, cette tête de Turc, cet amoureux aveuglé par l'amour, ce rêveur impossible, il reste Bob Hope, pas débrouillard pour un sou, une grande gaucherie tendre...

Bob Hope soutient à lui seul ce film à propos duquel il serait imprudent de parler de parodie. *Le Joyeux Barbier* n'est pas une parodie de *Monsieur Beaucaire* première version, il n'est jamais fait d'allusion au cinéma muet. C'est été trop facile. Simplement, on a profité de ce sujet pour promener Bob Hope dans l'Histoire, pour mettre les spectateurs sous le charme des étoffes et des manuels du temps, pour les passionner avec une histoire qui, en soi, n'a aucune prétention burlesque.

Bob Hope casse deux sketches très brillants : celui où il cache deux personnes sous un même drap et fait semblant d'en raser une seule. Et surtout celui du duel où il se sert d'un piano, d'une harpe, d'une contrebasse pour éviter les coups d'épée de l'adversaire. Ses mimiques rappellent parfois celles de Lou Costello mais il y a chez Bob Hope une élégance que Costello ignore.

La distribution du *Joyeux Barbier* restitue des talents éprouvés de la comédie américaine : Constance Collier, Reginald Owen, Cecil Kellaway, Mary Nash, Marjorie Reynolds est bien jolie et Joan Caulfield mieux que cela.

La distribution et la technique du doublage sont soignées. On peut aller voir ce film doublé sans trop y perdre. Ce qui est tout de même un petit événement.

Roger-Marc THEROND.



Bob Hope rase d'une main experte Cecil Kellaway.

## Quelques livres pour...

IL est devenu de l'ordre de la gageure, mieux, de l'absurdité, d'écrire une Histoire du cinéma — qui, veut-on dire, se présente comme un instrument d'enseignement et d'initiation. Je sais bien, Kleber Haedens a écrit une histoire de la littérature française, et H.-G. Wells une histoire de l'humanité. Mais ce sont là travaux d'essayistes, qui visent à démontrer l'existence de leur point de vue, ou à exposer quelques manies en cours de route. Ils supposent quelque désinvolture de part et d'autre : de la part de l'auteur, comme de la part du lecteur, chez qui chaque postulat fait appel à une évidente complicité culturelle. Je ne crois pas que le cinéma, art mouvant s'il en fut, puisse encore s'offrir le plaisir de pareils ouvrages qui consistent à inclure une vision du monde dans une double encyclopédie. Il appelle, au contraire, d'être fixé, dans son système de références, dans sa connaissance objective, dans ses normes. Il exige un travail de chartistes et d'encyclopédistes véritables. Que sera demain le cinéma ? C'est à quoi j'ai moi-même essayé de répondre dans le cours d'une enquête signée, lui-même, Roland Dailly. Je n'en sais toujours rien. Raison d'autant plus impérieuse de connaître ce qu'il fut, autant qu'on le puisse savoir. Ce préambule pour vous présenter les premières pages d'un monument, l'Histoire encyclopédique du cinéma (1) de René Jeanne et Charles Ford.

IL se présente parallèlement au moment de Georges Sadoul. (2) Différent dans sa conception même est le monument que veulent ériger René Jeanne et Charles Ford. Eur, se soucient moins d'écrire une histoire synthétique qu'une histoire artistique principalement. De là, sans doute, qu'ils attachent une moindre importance à la simultanéité du développement du cinéma à travers deux continents.

Leur premier tome, le seul paru jusqu'ici, et qui couvre cinq cents pages, est consacré à l'histoire et à l'évolution du cinéma muet (1895-1928) dans tous les pays, sauf aux Etats-Unis. Je ne puis qu'adresser à lui, à l'adresse que le seul reproche d'un point de vue français assez étroit. Pour le reste, c'est un solide ouvrage, qui bénéficie d'une documentation soigneusement rassemblée en vingt-cinq ans, qu'on peut consulter en confiance et avec fruit, et qui est, de loin, le meilleur livre sur le cinéma qui ait été publié cette année en France. Rendons les armes aux auteurs, et saluons l'éditeur qui a eu le courage de s'engager dans une semblable entreprise.

Deux autres tomes sont annoncés et promis. Le second : sur le cinéma américain, de sa naissance à nos jours ; le troisième et dernier : sur le cinéma européen.

LE livre de notre ami Roger Régent, *Cinéma de France* (3), est naturellement limité dans le temps (celui de

## LE MANGEUR D'HOMMES : exotisme de pacotille (américain v. o.)



MAN-EATER OF KURMAON

Scén. : d'ap. Jim Corbett. Réal. : Byron Haskin. Intérp. : Sabu, Joanne Page, Wendell Corey, Morris Casnovsky, Jimmy Moss. Images : William Mellor. Prod. : Universal, 1948.

QUE fait un médecin américain qui a été lâché par son épouse ? C'est bien connu : il va aux Indes pour y faire la chasse au Sabu et au tigre, la rencontre de celui-ci et de celui-là sur une affiche devant suffire à attirer la clientèle.

Et la clientèle, je dois le dire en toute la foi, force de persuasion du cinéma, objectivité, semble disposée à « marcher ». Mes voisins, de très jeunes voisins, il est vrai, chez qui le sens critique doit être encore embryonnaire, répétaient avec conviction : « C'est beau la jungle ! ». Ceci devant des décors du Châtelet alternant avec des extérieurs comme on en trouve indifféremment à Beverly Hills et au Vésinet. Miracle de je vous salue au passage.

Il reste que ce mangeur d'hommes vous laisse sur votre faim. Le récit, où la chasse s'imbrique dans un mélé à base de coutumes locales, est de la même pâte que le décor. En dépit de quelques trucages assez réussis pour troubler cette catégorie du public qui ne demande qu'à « marcher », presque tout dans ce film est trop ouvertement facile.

Ceux des acteurs qui se tirent honorairement de l'aventure n'en ont que plus de mérite. Ce sont surtout Wendell Corey (le médecin) et Joanne Page (la jeune femme devenue stérile par la faute du mangeur d'hommes) dont les formes voluptueuses s'accroissent fort aimablement du port du sarl.

Et puis il y a le tigre anonyme, le

mangeur d'hommes, souvent fort bien photographié.

Quant à Sabu, court et gras, le visage coupé par un large sourire blanc pour publicité de dentifrice, il est devenu tellement plus hollywoodien qu'indou qu'il contribue, plus encore que ses collègues américains maquillés en sombre, à ôter toute vraisemblance au film ! J. T.

## EN BREF

★ Dimitri KIRSANOFF réalisera au cours de l'été prochain « Crime et Châtiment ». Il est dans les projets de Kirsanoff de transposer l'action de nos jours, en préservant de toute atteinte la substance même du drame de Dostoïevski. Ce film sera produit en collaboration avec une maison anglaise, séduite par le dernier film de Kirsanoff, « Raymond Réveille », encore inédit.

★ DEUX PIONNIERS du cinéma muet viennent de disparaître : le meilleur en scène-scénariste-acteur Fred Niblo, né le 6 janvier 1874, auteur de quelques-uns des plus grands succès des années 1920-1925 : *Le Signe de Zorro*, *Les Trois Mousquetaires*, *Arènes sanglantes*, *Ben Hur*, etc. Il le comédien Edgar Kennedy, qui était âgé de 58 ans, et qui fut un des Keystone Cops ; depuis lors, Kennedy a tourné plusieurs centaines de films.

★ ALDO FABRIZI s'est établi définitivement en Argentine. Il a acheté une maison à Bellavista, non loin des studios de San Miguel.

★ Sessue HAYAKAWA est parti pour Hollywood, où il tournera les extérieurs de « Tokyo Joe », de Stuart Heisler, avec Humphrey Bogart.

★ LE SECOND FILM de Marc-Gilbert Sauvajon, metteur en scène, sera une nouvelle adaptation du « Roi », de de Fiers et Cailly, et dont l'interprète principal sera Maurice Chevalier.

★ Joseph COTTEN, qui tourne à Londres « The Third Man », de Carol Reed, est venu passer Noël à Paris.

★ HENRI GUISSOL jouera en vedette le prochain film de E.-E. Reinart : « Le Lit à deux places », scénario de Gilbert Dupé, adaptation de A.-P. Antoine, dialogues de Jacques Natanson.

★ LE CONGRES INTERNATIONAL DU FILM DOCUMENTAIRE vient de terminer ses travaux à Varsovie. Le délégué polonais a été élu secrétaire général de l'Union mondiale du film documentaire.

★ OUVERTURE à la Taverne des Champs-Élysées du « Club des Amis de Pierre Dudan ».

## ...les amis du cinéma

l'occupation) comme dans l'espace, il a le mérite d'une prise de conscience directe et tous les prestiges de la chronique adroitement filée. Il conduit le lecteur de la fille du pulsarier aux Enfants du paradis, et il n'est pas un film sur lequel Roger Régent n'apporte l'opinion motivée du critique : d'où le ton d'authenticité du livre, que l'auteur n'a pas l'air de s'en vanter et qu'il n'enlève personne. Autre chose, c'est mieux qu'une exergue de critique comparée : Roger Régent, à force de simple bonne grâce, et par l'allégresse de son récit, réussisse pour nous un peu du temps passé.

LE docteur Pierre Thevenard est chef des travaux cinématographiques à l'Institut Pasteur. Il est aussi personnellement l'auteur de films chirurgicaux ainsi que de films d'observation animale, et il pourrait donner des leçons d'utilisation du son à bien des professionnels, ce dont l'Ecran français aura bien l'occasion de reparler un de ces jours. Il a entrepris d'écrire un livre sur le Cinéma Scientifique Français (4), ce qu'il a fait avec la collaboration, pour la partie technique, de M. G. Tassel, ancien chef du service des films scientifiques de la marine nationale, qui l'a également aidé dans le travail aride de rassemblement d'une matière éparsée et multiforme. Doit un ouvrage indispensable aux spécialistes, et que beaucoup de profanes avertis li-

ront comme je l'ai lu, je veux dire avec plaisir et profit. Jean Painlevé, qui sait tout faire, a écrit une préface allègre à ce livre dont il méritait bien d'être en effet le parrain spirituel. Il affirme là que « la France n'a pas quitté la première place ». Espérons-le, espérons-le !

JE reviens à Georges Sadoul pour mentionner son dernier livre (écrit en marge du gros ouvrage qu'il a en chantier), *Le Cinéma, son art, sa technique, son économie* (5). Livre de vulgarisation comme je n'en sais pas d'autre, si ce n'est, en anglais, celui de Roger Manwell. Mais Louis Daquin nous a déjà parlé de ce bon instrument de connaissance. Il me reste quelques lignes. Que ce soit pour dire combien il faut regretter que le Printemps de la Liberté (1848) de Jean Grémillon, nous soit communiqué sous les espèces d'un découpage préjudicé par Pierre Kast (6), et non sous les espèces d'un film. Ce n'est pas affaire de politique présente, à mes yeux du moins, mais, justement, de liberté. Serait-ce l'automne ?

Jean QUEVAL.

- (1) Robert Laffont.
- (2) Histoire Générale du Cinéma, De Noël, deux tomes déjà parus.
- (3) Aux Editions Belletype.
- (4) La Jeune Parque.
- (5) La Bibliothèque Française.
- (6) La Bibliothèque Française.

## Prête-moi ta plume

Si, la semaine dernière, ma prose n'a point paru avec celle de mes confrères chargés d'établir le bilan de l'année écoulée, c'est — figurez-vous — que mon rédacteur en chef s'était mis en tête que ma « lace poupine » — poupin, lui-même ! — n'était pas suffisamment photographique. Sans doute eût-elle déparé cette aimable galerie d'Adonis, d'Hermès et autre Vénus... Voyez-vous ça !

concis et écrivez lisiblement. Merci pour mes vœux !

Quatrième résolution...

Je crois qu'il vaut mieux que je m'arrête si je veux avoir une chance de tenir mes « résolutions » !

## Petit courrier

★ J. Blehler (?), Paris. — Raymond Bernard, né en octobre 1901 à Paris, fut d'abord acteur avant d'aborder la mise en scène de cinéma (en 1918) avec *Le Petit Café*, *Le Secret de Rosette Lambert*, *La Maison vide*, *Triplepatte*, *L'Homme insaisissable*, *Le Coustaude des Epinettes*, *Le Miracle des loups*, *Le Joueur d'échecs*, *Taramona*, *Les Croix de bois*, *Faustour Montmartre*, *Les Misérables*, *Amants et voleurs*, *Tartarin de Tarascon*, *Anne-Marie*, *Le Coupable*, *Marthe Richard*, *J'étais une aventurière*, *Les Ombres*, *Cavaliers d'Amour*. Un ami viendra ce soir, Adieu chérie, Harold S. Buquet, né à Londres, ancien test-directeur, est venu à la mise en scène par le court métrage ; il a dirigé plusieurs films de la série *Le Crime ne profite jamais* (notamment *Soak the Poor*). Liste de ses longs métrages : *Calling Dr. Kildare* (On demande le docteur Kildare), *On Borrowed Time* (L'Etrange Sursis), *The Young Dr. Kildare* (Le Jeune Dr. Kildare), *Dr. Kildare's Strange Case*, *Who who are young*, *Dr. Kildare goes home*, *Dr. Kildare's Crisis*, *The Penalty*, *The People vs. Dr. Kildare*, *Dr. Kildare's Wedding Day*, *Kathleen*, *Dragon Seed* (Les Fils du Dragon) (en collaboration avec Jack Conway), *Without Love* (Sans amour) : Buquet est mort en 1949. Oui, Jacques Becker a réalisé *L'Or du Cristobal*, mais pas entièrement ; il en fut empêché par la guerre.

★ Martin, Paris. — *Scarface* a été produit par Howard Hughes et réalisé par Howard Hawks, Quant au Banni, si quelqu'un a écrit dans *L'Ecran français* qu'il s'agissait d'un film de Howard Hawks, ce quelqu'un s'est trompé. Le Banni a été produit et réalisé par Howard Hughes.

★ Claude Vellut, El Kœur, Département Constantine. — Les numéros 16, 18, 20, 32, 33, 34, 35, 36, 37, épuisés à la vente.

★ A. R. Vénissieux. — Vous avez raison d'admirer *Les Dernières Vacances* de Roger Leenhardt. Nous avons publié dans le numéro 14 un article très complet de Gregg Dabat sur l'adorable Odile Versois (demandez-le à notre administration). Les extérieurs des *Dernières Vacances* furent tournés à Bellegarde, dans le Gard. L'auteur des *Dernières Vacances* est Roger Leenhardt (scénario et mise en scène) ; il a écrit l'adaptation et les dialogues en collaboration avec Roger Breuil Leenhardt, est un des plus grands critiques cinématographiques français ; il a réalisé un certain nombre de courts métrages — notamment *Naissance du cinéma* — avant de débiter dans la mise en scène de long métrage avec *Dernières Vacances*. André Bazin a parlé de ce film dans notre numéro 183. La critique du film *Dernières Vacances*, par Jean Thévenot, a paru dans notre numéro 143.

★ Claude, Tunis. — Ces photos ne sont pas en vente. Mais la firme distributrice ne peut vous les fournir. Vous donner les titres d'une revue spécialisée du cinéma ? J'avoue que je ne comprends pas votre question. Mais *L'Ecran français*, voyons !... A ce que je sache, notre hebdomadaire est « spécialisé dans le cinéma » !

★ Ch. Gréty, Dijon. — Non ! n'existe évidemment pas de livres donnant la liste (avec générique et sujet) de « tous les films, dessins animés et documentaires sortis à ce jour ». Vous savez, avec les courts métrages, on tourne au moins dans le monde dix mille films par an ! Comptez ce que cela fait depuis cinquante ans... Ceci dit, en dehors des histoires du cinéma de Bardèche et Brasillach, Léon Ducas, Georges Sadoul, René Jeanne et Charles Ford, il existe un *Index de la cinématographie française* comprenant l'analyse de tous les films sortis en France, de juillet 1946 à juillet 1947. Adressez-vous à la Cinématographie française, 29, rue Marsoulin, Dauterive part, vous pouvez vous adresser aux Editions Druhot, 18, rue de la Grande-Bastille, Paris, pour obtenir un *Catalogue répertorié des films en exploitation*. Enfin, vous avez le livre de Henri Colpi, *Le Cinéma et ses Hommes*, qui comporte les génériques des principaux films réalisés à ce jour. Etes-vous parent du rédacteur en chef de *Ciné Suisse* ?

Autre résolution : plus de régularité aussi dans les consultations fort significatives auxquelles vous voulez bien répondre. Respect de l'alternance que j'avais indiquée, il y a bien longtemps : un sujet sérieux, un sujet qui le soit moins. C'est ainsi que, puisque nous venons de nous pencher longuement sur le problème du cinéma et l'enfance délinquante, je vous proposerai, dès la semaine prochaine, de répondre à une question moins sévère...

Troisième résolution : je serai désormais très strict. Je vous rappelle que je ne réponds pas à plus de trois questions par lettre ; je ne puis communiquer aucune adresse de vedettes, mais je transmets automatiquement toutes les lettres que vous voulez bien envoyer par mes soins à toute personnalité cinématographique (pourvu qu'elles soient dûment timbrées). Et je vous demande, à vous aussi, de prendre une résolution : soyez

*L'ami Pierrot*



## Des disques pour nos lecteurs

Voici 5 disques de danse qui vous feront passer une agréable soirée.

- 2 Disques Musette :
- N° 1521 - Valse Chinoise (Lorette) (Valse)
  - N° 1531 - Le Voleur de Bagdad (Rumba) (Samba)
  - N° 1540 - La Caribca (Rumba)
  - N° 1552 - Siboney (Rumba)
  - N° 1553 - Mama Inez (Rumba)
- 1 Disque de JACK DIEVAL au clavier (Premier prix de piano du Jazz Club 1947 et 1948) :
- N° 1519 - How High's the Moon (Hit that Jive Jack)
- Cette série de 5 disques au prix de 1.300 francs port et emballage compris

### Un cadeau qui fera toujours plaisir !

- 3 Disques (poèmes de Jacques Prévert, musique de Joseph Koema) chantés par CORA VAUCAIRE et GERMAINE MONTERO :
- N° 1536 - Les feuilles mortes (Cora Vaucaire)
  - N° 1537 - Les enfants qui s'aiment (Germaine Montero)
  - N° 1538 - Chanson pour les enfants l'hiver (Germaine Montero)
- 2 Disques de folklore français :
- N° 506 - An Hini Goz - La Bourrée d'Auvergne (Magall)
  - N° 507 - La Fille du Maréchal de France (Le Pauvre Laboureur)
- Cette série au prix de 1.500 francs port et emballage compris.
- Pour ces 2 séries envoyez vos commandes à l'ECRAN FRANÇAIS Moyennant 10 francs en timbres-poste le catalogue du CHANT DU MONDE vous sera envoyé.

## NOS PETITES ANNONCES

- Si vous cherchez du travail.  
● Si vous désirez un logement meublé ou non.  
● Si vous voulez vous débarrasser de votre bibliothèque ou de quelques belles pièces de collection cinématographique dans de bonnes conditions.
- En général pour tous vos besoins, utilisez les PETITES ANNONCES de l'ECRAN français.
- Par la diversité de ses lecteurs, par l'ampleur de sa diffusion, notre journal vous assurera le meilleur rendement.
- Nos petites annonces sont lues partout, par tous.
- Les demandes d'insertion doivent être adressées à l'ECRAN français, 18, rue du Croissant, Paris (2e), accompagnées de leur montant, 34 lettres, chiffres ou espaces pour une ligne. Les réponses pour les annonces domiciliées au journal doivent être envoyées à l'ECRAN français, 18, rue du Croissant, Paris (2e) sous double enveloppe cachetée, timbrée à 10 francs, avec le numéro au crayon.

### MARIAGES

La ligne : 95 francs.

Modeste à son compte, blonde, élégante, 38 ans, femme intérieur, ép. fonct. ou employé. Ecr. Mme André, 55, rue de Rivoli, Paris.

PARIS J. h. 20 a. dés. conn. j. f. symp. pour sorties amies. Photo si poss. M. C. FRIESTEDT, 115, r. de la Tour, Paris-16.

J. femme 30 ans études méd. parf. santé, aim. enfants ch. faire conn. vue mar. médecin veuf, célibat, divorcé, avec enfants. Ecr. 630.

### DEMANDES D'EMPLOIS

La ligne : 35 francs.

J. homme sérieux ayant dirigé maison de tiss. parlant parfait, allemand, c. situation dans commerce ou autre branche. Ecr. 627.

J. F. 25 a. ch. pl. téléph. sachant dact. Ch. MULLER, 100, r. Amsterdam, Paris-9.

### DIVERS

La ligne : 95 francs.

J. femme 30 ans dés. faire connais. M. sérieux 30-40, vue sorties. Joindre photo. Ecr. 625.

V. project. PATHE-LUX 9/5 tr. bon état. SEVESTRE, 40 aven. République, Paris. ROQ. 83-68.

### DEMANDES DE LOGEMENT

La ligne : 35 francs.

Recherche log. concierge, Paris, banlieue, gr. banlieue. Références : 25 ans même maison. BASSEVILLE, 71 bis, rue de Montreuil, Paris XII.

### DEMANDES DE MARRAINES

La ligne : 35 francs.

J. militaire en Indochine dés. corresp. av. marr. de guerre. j. fille ou veuve. Donner âge. J. photo si possible. Ecr. 628.

Deux lég. 22-23 ans dés. corresp. avec j. f. 19-21 ans, éch. idées et apprenoir. connais. franç. Ecr. 629.

### Apprenez à DANSER LES CLAQUETTES

par correspondance. Méthode inédite. Not. grat. c. envelop. timb. STUDIO VEDETTE. Boite post. n° 124, TUNIS (Afr.-du-Nord).

## HOLLYWOOD

(Suite de la page 6.)

commerciales. — Pour se perfectionner dans la langue de la R.K.O. (lire : AR. Ké - O), Aida Valli ne lit plus d'Annunzio en traductions anglaises. « Un nouveau talent caché » de Rita Hayworth, dévoilé par un styliste sachant ménager ses effets et particulièrement habile au maniement du point de suspension : « Pour occuper ses loisirs entre les prises de vues du Technicolor Columbia, l'Etoile des Etoiles, Rita Hayworth s'est exercée à jouer d'un... (d'un quoi ? se demande la foule oppressée) « d'un... corina que lui avait offert son partenaire Larry Parks. Larry considérait ce cadeau comme un gag, mais Rita possède maintenant une corde de plus à son arc : joueuse émérite d'ocarina. » Burt Lancaster est « un cuisinier hors ligne ! Sa spécialité, ce sont les spaghetti. Il sait les accommoder, parait-il, de dix manières différentes et ses invités s'en réchauffent les doigts... » « June Haver vient d'ouvrir un magasin d'antiquités. »

LES sont, parmi les plus typiques, les cas simples de l' anecdote-prétexte qui, toujours, vous voyez, nous fait une belle jambe et contribue de la façon la plus directe à l'extension de nos connaissances. Et, afin qu'on ne s'y trompe pas, elle est distribuée sous des titres qui soulignent son importance et son urgence : « Dernière heure », « Le fait du jour », « Tour Hollywood en parle ». Ce qui tendrait à prouver, soit dit en passant, qu'on sait choisir ses sujets de conversation, à Hollywood. D'autant que les faits examinés jusqu'ici constituent, je le répète, des cas simples. Il y a encore les cas composés.

Jean THEVENOT.

(A suivre.)

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS  
106, RUE LAFAYETTE - PARIS



- 2.522
- LF 1 Montre-bracelet dame, verre optique très bombé..... 3.485
  - LF 2 QUALITÉ LUXE..... 4.485
  - LF 3 WATERPROOF STAINLESS Trotteuse centrale rouge.. 4.885
  - LF 4 ETANCHE DE LUXE ancre 15 rubis..... 2.522
  - ETANCHE LUMINEUSE.... 2.997

## ECRAN FRANÇAIS

Direction - Rédaction :  
25, rue d'Aboukir, 25 - PARIS-2°  
Tél. : TUR 52-00

Administration - Publicité :  
18, rue du Croissant, 18 - PARIS-2°  
Tél. : GUT 92-50

Formule d'abonnement  
Je souscris :

Nom .....  
Prénom .....  
Adresse .....  
Déclare souscrire un abonnement de ..... mois à l'ECRAN français.

Règlement par chèque, mandat-lettre ou versement au compte postal Paris 5067-78, 18, rue du Croissant.

REDACTION : 25, rue d'Aboukir, PARIS-2°  
Téléphone : TURbig 52-00

ADMINISTRATION - PUBLICITÉ : 18, rue du Croissant  
PARIS 2° - Téléphone GUT 92-50

ABONNEMENT : FRANCE ET UNION FRANÇAISE  
Trois mois : 190 fr. - Six mois : 360 fr. - Un an : 700 fr.  
ETRANGER : Six mois : 650 fr. - Un an : 1.200 fr.

## Ecran chiffons

Va-t-on lancer la mode de « l'Homme au caméléon » ? Claude Dauphin, dans « Jean de la Lune », orné sa boutonnière d'une de ces fleurs romantiques... mais c'est un caméléon double. Marquise Gauthier se contentait d'un moindre nombre de pétales. Avec les années le caméléon s'est compliqué... comme la littérature.

Dans « Aux yeux du souvenir », Michèle Morgan a endossé le charme uniforme des hétérosexes de l'air, cela influera-t-il sur le style de printemps ? Elle innove aussi sur une robe noire toute simple comme elle les aime, un bijou d'or en forme de tourbillon.

Odetta Joyeux, dans « Scandale » affirme sa prédilection pour les encolures montantes et les neuds d'organdi vaporeux, au centre duquel elle fixe une broche ancienne au doux scintillement.

Le même film donne à Simone Renant l'occasion de porter, elle avec une grâce souveraine, Scandale, la robe d'ivoire et le rabat blanc d'un effet sévère.

Elle complète cette austère tenue d'une coiffure lisse qui dégage le front et les tempes.

LES MOTS CROISES

de Blanchette Brunoy et Yves Vincent

I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
ENTRAÎNEMENT	PARIS ALESTIA	PARIS BULLIER	NOC ROSEE RA	LILOT DE ROA	NITRATER PSI	OTEEES SALEES	NAUSEE BARAC	DIS RANAVOIS	PNES UNESIT	DE OPALF	SAISISSHLE

HORIZONTALEMENT. — 1. Donne la forme. 2. Vaut bien une messe. Souricière gaules. 3. Ne fut pas mis en daube. On y dansa tous en rond. 4. Lettres de moucheté. Que le doigt du matin vient glacer à son front. Symbole chimique. 5. A son chef. Voyelles. L'envers vaut plus que l'endroit. 6. Collier en brun. Grecque. 7. Enlevées. Les histoires grivoises le sont. 8. Signe de grossesse. Poète roumain. 9. Paris. La troisième moult en exil. 10. Ont un pont. Se confondent avec les autres. 11. Pronom. Cette pierre précieuse est réputée néfaste. Voyelles. 12. Arène Lupin ne l'était pas.

VERTICALEMENT. — I. Général thé-bain. II. Se vendent par tranche. III. Prévoit le froid. IV. Dans la gorge du veau. Beaucoup. Choyé par l'égoïste. V. Symbole de l'arsenic. Fils de Jacob. Après la lettre. VI. Il faut tenir le bon. Voyelles. Du verbe avoir. VII. L'une d'elles est existentialiste. Zéro. VIII. Avec lui. Rapha. IX. Batre les cartes. Rend propre. X. Trois lettres de siège. Lohengrin et Tannhäuser. XI. Ne pas reconnaître pour vrai. Malpropre et désordonnée. Pronom. XII. Caractéristique l'architecture 1900.

### SOLUTION DU PROBLEME PRECEDENT

HORIZONTALEMENT. — 1. Pantagruel. 2. Etienne. Ve. 3. Rhône. Lois. 4. Désiroires. 5. Intr. EG. RI. 6. OI. Juin. 7. Aéré. Vesse. 8. NN. Meru. Ue. 9. Suzer. As.

VERTICALEMENT. — I. Perdican. II. Athéniens. III. Niort. IV. Tenir. Ems. V. Anes. Es. VI. GN. Euvre. VII. Religieux. VIII. Or. NS. IX. Euter. Sui. X. Lestibère. meitenAnco:st petouR+zi,usel el scdf

N. M. P. P.  
Société Nationale des Entreprises de Presse  
IMPRIMERIE CHATEAUDUN,  
59-61, rue La Fayette, Paris-9.

Pour tout changement d'adresse, prière de joindre l'ancienne bande et la somme de 20 francs.

Compte C.P. Paris : 5067-78

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Le Directeur-gérant : René BLECH



## PAS DE NOIR POUR MICHELINE PRESLE

« PAS de noir pour Micheline Presle », nous dit Mme Alphonsine, première chez Patou, qui s'occupe spécialement d'habiller Micheline Presle depuis tantôt sept ans. Micheline a une aversion marquée pour le noir, négation de toute couleur, symbole de deuil et d'ombres. Sa nuance préférée ? Le brun. Brun-écaille, brun foncé, brun doré, en passant par les fauves... En somme, toute la gamme des feuillages d'automne qui s'harmonise si bien avec le blond ardent de sa chevelure.

— Elle est toujours affreusement pressée, commente Mme Alphonsine. Pas le temps d'essayer, à peine le temps de choisir... Elle trouve moyen de travailler même pendant que nous lui ajustons une robe !... Par exemple, elle est toujours gaie, drôle... Si elle nous bouscule un peu (à cause des aiguilles qui courent trop vite à son gré sur le cadran et pas assez sur la robe), elle sait nous enjôler d'un sourire, d'une petite grimace et, résultat, nous ne savons rien lui refuser : nous mettons les « points doubles » pour la satisfaire !... Et, satisfaite, Micheline est « un amour ». Au reste, si pressée qu'elle soit, elle n'a jamais d'accès d'humeur...

Micheline Presle a emporté en Amérique un beau manteau d'épais lainage sable : grand col, vastes poches en biais, envers soulignés de piqûres et une veste — « Patrick » — dont l'originalité réside dans la coupe.

Dans Tous les chemins mènent à Rome, Patou a créé pour elle une délicieuse robe bain de soleil, en tissu imprimé, et il a fallu faire deux modèles exactement pareils, l'un étant destiné à une baignade forcée en compagnie de Gérard Philipe... (Gérard Philipe s'est enroulé, Micheline est sortie indemne de cette épreuve par l'eau et elle n'en est pas peu fière !...)

Quand elle débarque du Valparaiso (toujours dans Tous les chemins mènent à Rome), Micheline Presle, qui interprète le rôle d'une grande star américaine — Laura — porte un costume de voyage d'un blanc neigeux, jupe étroite, et trois-quarts dont l'ampleur est resserrée à la taille sous une large ceinture.

Mme Alphonsine nous a donné les mesures de Micheline Presle. Les voici : poitrine, 84 ; taille, 62 ; hanches, 85. Pour ses robes, elle a adopté le « flou ». Pour la ville, elle aime être habillée « très strict »... Pas d'ornement ou de recherches superflues. Patou crée pour elle des « modèles spéciaux » qui ne risquent point de paraître désuets pendant le temps d'exploitation de ses films, et c'est là la première condition à laquelle s'attachent les grands couturiers qui travaillent pour nos vedettes...

Cécile CLARE.



Non, Micheline n'a pas oublié sa tête à Paris : notre photographe s'est soigneusement amusé à l'adjoindre au mannequin qui la montre à Patou telle que la nature l'a faite. Si Mme Alphonsine (première) avait vu le trucage, elle aurait l'air beaucoup plus étonnée. Elle le sera...



Le costume de voyage que Micheline Presle porte dans « Tous les chemins mènent à Rome » : jupe étroite contrastant avec l'ampleur du trois-quarts. Ceinture prise dans le tissu (un lainage).



Sourire aux lèvres, les charmantes secondes de Patou reçoivent l'ECRAN français. (Globe Photo.)



# Le film d'Ariane

**A**VEZ-VOUS passé de bonnes fêtes? Je le souhaite très sincèrement, comme je souhaite que l'année qui s'inaugure soit pour vous, pour le monde, pour la paix, la meilleure qui puisse s'imaginer.

Le cinéma français, en tout cas, n'a pas eu, lui, une brillante fin d'année. Au cours des deux dernières semaines, seize films nouveaux se sont disputés, à Paris, le public des réveillons. Aucun film français ne figurait parmi eux. Et, pour le premier jour de 1949, six films français seulement figuraient parmi les vingt-six films de première exclusivité présentés à Paris... Exactement 23 0/0! Et le quota est de 38 0/0...

Evidemment, me direz-vous, il ne pouvait en être autrement : la production française est si faible... Mais pas du tout. Nous avons tourné, en 1948, 94 films, soit 20 de plus que l'année précédente. Où sont-ils donc? Demandez-le à MM. les exploitants, qui préfèrent passer de fructueux contrats technicolorisés à en rendre jaloux tous les pâtisseries de la création.

On annonce la création d'un « Conseil de l'Ordre » de la production cinématographique. Fort bien. A quand celui de l'Exploitation? Non pour nous priver de tous les films étrangers, bien sûr. Mais pour éviter que de bons ou d'honorables films français soient boycottés au profit de niaiseries badigeonnées au pistolet et pensées à la machine à hacher.

Formulons, si vous le voulez bien, le vœu que 1949 apporte à quelques-uns, avec un peu moins d'apreté au gain, un meilleur discernement de leur propre intérêt et de celui du public.

## Sacré studio

**E**N attendant, le cinéma et la télévision ont fait une nouvelle conquête et amené une nouvelle vedette.

La nuit de Noël, l'église Notre-Dame avait été transformée en studio et, en même temps qu'ils suivaient l'office, les fidèles purent prendre une leçon pratique de cinéma.

Pendant qu'il prononçait de saintes paroles, Mgr Suhard, revêtu de tous les ornements de sa dignité, avait à ses pieds un audacieux cameraman en tenue de travail qui tenait absolument à le filmer de bas en haut (ce qui s'appelle, en termes techniques, en « contre-plongée »).

D'autres, au moins « Dominus vobiscum », exécutaient de savants « travellings » ou de non moins téméraires panoramiques chaque fois que l'un des officiants prononçait un « pax tecum ».

A la fin de la messe, un curieux, venu là pour le (double) spectacle, se préparait à s'en aller, quand il vit que l'office recommençait. Et ainsi une troisième fois.

Et, astucieux, d'expliquer à son voisin que « c'était pour le cinéma » où, comme chacun sait, chaque scène est tournée à plusieurs reprises.

Mais sa voisine, indignée, lui expliqua que la Messe de Minuit, en vérité, en comportait liturgiquement trois.

Comme quoi tout a été prévu, même le cinéma...

## Les lois de l'hospitalité

**S**CENE vécue à l'entrée d'un grand cinéma des Boulevards.

Un groupe de jeunes gens — visiblement étrangers — se présente au guichet, prend huit billets, passe devant le contrôleur qui compte les tickets, remarque que les clients ne sont que sept, mais déchire les huit bouts de carton, car on lui explique qu'une jeune fille va arriver d'une minute à l'autre.

En effet, les sept premiers arrivants ne sont pas encore dans la salle que survient la jeune fille. Le contrôleur, entre temps, a été appelé ailleurs et un chef de poste le remplace momentanément. La jeune personne explique son cas. Le chef de poste refuse de la laisser passer sans billet.

On rappelle le contrôleur, qui confirme les dires de la jeune fille, et les amis de celle-ci, qui exhibent les huit talons de billets.

Le chef de poste s'entête : « Mademoiselle n'a pas de billet. Les vôtres sont annulés. Mademoiselle ne rentrera pas ». Discussion, courtoisie du côté des jeunes gens, hargneuse et hautaine du côté du chef de poste qui, finalement, vert de suffisance, appelle à la rescousse un gardien de la paix auquel il explique l'histoire à sa façon.

Ce dernier opine : « Conséquemment que Mademoiselle ne peut pas entrer sans billet. Subséquemment qu'il faut qu'elle en prenne un. Et surtout, hein, pas d'escandale, sinon... »

Les étrangers se troublent, trouvent difficilement leurs mots, s'inclinent et donnent, à la caisse, 130 francs qu'ils ne doivent pas.

Mais le mot de la fin devait, évidem-

## Croquis à l'emporte-tête

### Jean VILAR

**I**L ressemble au Destin.

Pourquoi? Parce que son rôle des « Portes de la nuit » ne l'a pas lâché? Parce qu'il a toujours ressemblé à ce personnage? Parce que nous, nous le voyons en Destin? Cela n'a pas d'importance. Il fait « Destin » pour le premier regard et les trois premières minutes. Il n'est pas rasé, il a l'œil brillant, il porte son visage en arrière comme pour lire de plus loin, il a un rire nerveux, il a des phrases secrètes.

Quand il vous serre la main, il pense à autre chose, quand vous, vous pensez à autre chose, il a la bouche ironique. Il « a l'air », il « fait semblant ». Ne croyez pas qu'il « joue », il est né comme ça. Caché, secret, se livrant brusquement par un élan du cœur, par une vague parole, par l'intérêt d'un sujet, se renfermant dans les grottes de ses pensées et se murant derrière un long silence. Cet homme du Midi est, au fond, un protestant scandinave.

Pour lui, le théâtre est sans secret. Le cinéma en regorge. Depuis l'âge de vingt ans, il vit pour le théâtre, mais à l'âge de quatorze ans il a vu « Caligari », et il y a pensé pendant des mois. Il est persuadé que sa génération des hommes de théâtre de trente-cinq ans est placée sous le signe du film. Le cinéma a trop touché leurs esprits d'adolescents pour qu'aujourd'hui, tout un travail intérieur ne remonte pas à la surface. Il se passionne pour les interférences théâtre-cinéma, cinéma-théâtre. Il avance à travers ces problèmes nouveaux en virtuose du jeu de la pensée. Il dit rarement « par exemple ». Il sait que quand on cherche des exemples, ils ne viennent pas et que rien ne vaut la sécheresse du langage de l'intelligence. Il pense son métier chez lui, dans sa loge, dans la rue, dans ses conversations ou simplement quand il paraît ne rien faire.

Depuis son premier film, il cherche un Carné. Pour le comédien, il le sait, le cinéma ne procure de joies que si le metteur en scène sait les dispenser. Cette subordination à un seul homme le subjugue et l'effraie à la fois. Et alors, il a déjà formé le projet de se diriger lui-même. Le metteur en scène de théâtre façonne (un peu) les acteurs pendant les répétitions et il se contente d'observer leur évolution chaque soir. Le public les influence plus que lui. Le metteur en scène de cinéma doit être assez multiple pour jouer ce rôle du public. Il fait jouer ses acteurs une fois et, sur cette seule fois, il joue toute sa chance. Passionnant pour un joueur. Et Vilar est un joueur, lui qui monte Strindberg, Shakespeare et fait s'aimer en Avignon le théâtre, les pierres et le vent.

Il est loin, son aspect « Destin ». Le premier regard était erreur. Il a pris l'aspect d'un homme passionné, riche de sa passion. Un chercheur, un bâtisseur. Il suit patiemment tous les détours, tous les sentiers qui le mènent à la création. Regrettable qu'on ne lui offre pas toujours les rôles où il pourrait se prodiguer. Donner de sa sécheresse, de son intelligence aiguës comme un couteau et de cette bonté qui se réfugie dans certains de ses sourires et l'affabilité de ses gestes.

Et qu'il passe, vite, de l'autre côté de l'œil fidèle et magique de la caméra.

LE MINOTAURE.



ment, revenir au chef de poste qui, en passant à côté du jeune contrôleur qui n'en pouvait mais, lui glisse rageusement :

« Si ça se représente, je vous colle, moi, deux jours de mise à pied. Compris? »

Bel effet, n'est-ce pas, sur nos visiteurs? En tout cas, huit clients perdus, à coup sûr, pour le Paramount.

## La pucelle d'Hollywood

**C**UEILLI — c'est le mot juste — dans une dépêche d'Hollywood : « Un horticulteur américain renommé, A.H. Marmon, qui vient de mettre au jour (sic) une nouvelle orchidée où le mauve, le pourpre et le jaune se marient le plus harmonieusement du monde, a eu la délicate pensée de la baptiser « Jeanne d'Arc », en hommage à Ingrid Bergman, vedette du film en technicolor (re-sic) « Jeanne d'Arc », pour laquelle il professe une profonde admiration. »

Réjouissons-nous donc. Pour peu que Bob Hope veuille bien interpréter Danton, Stan Laurel, Lamartine, Betty Hutton, Blanche de Castille et Abbott, Louis XIV. les horticulteurs américains — et leurs clients — apprendront peut-être leur Histoire de France. A condition, bien entendu, qu'ils « professent une profonde admiration » pour les artistes ci-dessus nommés.

Au fait, nous n'avons pas attendu, nous, qu'on nous envoie quelques mètres de pellicules violemment barbouillées pour avoir une rue Washington ou une avenue Franklin-Roosevelt. Mais, voilà, nous n'avons aucun sens de la publicité.

## Pas de mutilations S. V. P.

**U**N lecteur de Tours nous signale que « Le Diable au corps », qui était projeté dans cette ville, du 3 au 9 décembre, y était présenté mutilé, amputé de tous les retours en arrière — à l'exception d'un seul.

Notre correspondant note très justement :

« Le principe du retour en arrière a été beaucoup — et trop — employé au cinéma. Mais dans le film d'Autant-Lara, il retrouvait une jeunesse éclatante grâce à l'habileté avec laquelle il nous était présenté. Les déformations visuelles et sonores qui annonçaient les plongées dans le passé touchaient au grand art et avaient été pour moi l'un des principaux attraits techniques de l'œuvre. »

Et M. Bonneville conclut : « On parle de défense du cinéma ; on pourrait parler tout simplement de défense du film, et, par tous les moyens, combattre de tels actes. »

Tout à fait d'accord. Mais, sans doute, l'exploitant ou le distributeur a-t-il jugé qu'en opérant ces mutilations, il faisait, suivant l'expression de M. Bardet, d'un navet une succulente asperge! Différence d'optique, tout simplement.

Grand succès remporté jeudi dernier au Théâtre de la Potinière par les élèves du Cours d'Art Dramatique de Mme A. BAUER-THEROND. Vingt-neuf scènes classiques et modernes furent interprétées et nous avons constaté la personnalité affirmée de chacun de ces jeunes artistes. Prochaine présentation le Samedi 29 janvier.

## ATTENTION

### Êtes-vous un des « heureux cent »?

Si, dans notre numéro précédent (N° 183), vous avez trouvé page 14, en bas et à droite entre le nom de l'imprimeur et le bandeau où sont inscrits notre adresse et le prix de nos abonnements, le nom de « l'ECRAN FRANÇAIS » imprimé au tampon, présentez-vous, munis de cet exemplaire, à notre Administration, 18, rue du Croissant, Paris (2<sup>e</sup>), tous les jours entre 9 heures et midi, 14 heures et 19 heures, jusqu'au samedi 8 janvier inclus, et vous recevrez 2 places gratuites pour assister à la présentation-témoignage — spécialement organisée pour nos « cent gagnants » — de « Allemagne, année zéro » qui sera donnée le dimanche matin 9 janvier, à 10 h. 15, dans un grand cinéma parisien.

Dans le cas où il vous serait impossible de passer à nos bureaux, découpez la partie de la page ci-dessus indiquée et adressez-la d'urgence à l'ECRAN FRANÇAIS, 18, rue du Croissant, Paris (2<sup>e</sup>) avec votre nom et votre adresse écrits très lisiblement. Vous recevrez par retour du courrier vos deux places.

En outre, nous envoyons également à cinquante de nos abonnés de la région parisienne dont les noms ont été tirés au sort deux places gratuites pour cette présentation.

Très prochainement, nouvelle projection-témoignage de l'ECRAN FRANÇAIS... Attention!

N. M. P. P.  
Société Nationale des Entreprises de Presse  
IMPRIMERIE CHATEAUDUN  
59-61, rue La Fayette, Paris-9.

**"ECRAN FRANÇAIS"**

Pour tout changement d'adresse, prière de joindre